

LE

FOYER CANADIEN

Québec—Typographie de C. DARVEAU.

LE

FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

TOME IV

QUEBEC

BUREAUX DU "FOYER CANADIEN"

Rue de la Montagne, Basse-Ville

1866

AP
21
F6

LE

FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

JANVIER

SOMMAIRE

PROSPECTUS.....	La Direction
LE FRATRICIDE.....	Le Vicomte Walsh.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE.....	L'abbé H. R. Casgrain.
LE BON PAUVRE.....	Alfred Garneau.
UN NAUFRAGE DANS LE GOLFE.....	L.....
CHRONIQUE.....	E. Gérin.
VARIÉTÉS.....	



QUEBEC

BUREAUX DU "FOYER CANADIEN"

Rue de la Montagne, Basse-Ville

1866

LE
FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

NOUVEAU PROSPECTUS

Il y a maintenant trois ans qu'un certain nombre de littérateurs, désireux d'encourager la publication d'œuvres nationales, se réunirent pour fonder le *Foyer Canadien*. Leur but, on se le rappelle, était complètement désintéressé ; les profits pécuniaires, s'ils en réalisaient, devaient retourner à l'avantage même de la littérature et des abonnés. Ils eurent la satisfaction d'être compris du public éclairé, et l'encouragement qu'ils reçurent dépassa de beaucoup les espérances qu'ils avaient d'abord conçues. Les six volumes de littérature canadienne, publiés depuis cette époque et répandus par tout le pays, pour la modique somme de trois piastres, comprennent plusieurs œuvres de la plus haute importance. La compilation des opuscules, tant en prose

qu'en vers, dus à la plume de nos premiers écrivains, mais éparpillés dans les gazettes de 1850 à 1860, compilation faite avec soin, pour servir de continuation au *Répertoire National*, a été considérée avec raison comme un véritable service rendu à notre littérature ; le recueil si véritablement national des *Chansons populaires du Canada*, dont la publication doit s'achever bientôt, formera un volume du plus haut intérêt, et dont la valeur s'accroîtra d'année en année. Le *Foyer Canadien* a publié, en outre, plusieurs travaux importants, complètement inédits jusqu'alors, entre autres la *Vie de Mgr. Plessis* par l'abbé Ferland, les *Voyages de Mgr. Plessis dans les Provinces d'en bas*, la suite de *Jean Rivard*, des écrits en prose de M. La Rue, de l'abbé Trudelle, de l'abbé Brunet, et diverses poésies de plusieurs de nos premiers poètes canadiens. Et tout cela, pour la somme de trois piastres ! A part ces travaux, d'autres ouvrages importants ont été publiés ou réédités par la Direction du *Foyer Canadien* : les *Anciens-Canadiens* de M. de Gaspé, les *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec* de l'abbé Ferland, *l'Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation* de l'abbé H. R. Casgrain. Le premier de ces ouvrages a même pu être donné aux abonnés du *Foyer* à des conditions plus favorables qu'aux autres acheteurs. Nous pouvons affirmer, sans crainte, qu'en aucun pays, il eût été possible de produire plus avec d'aussi faibles ressources.

Mais si le bon marché a ses avantages, il a aussi ses

inconvéniens. Comment, avec la modique somme d'une piastre d'abonnement, satisfaire aux exigences de tous les souscripteurs? Parmi nos abonnés, les uns, tout en reconnaissant volontiers la valeur et l'importance des écrits publiés, se plaignent que notre Recueil manque de variété. "Votre *Foyer Canadien*, nous disent-ils, n'est pas une publication périodique proprement dite, c'est un recueil d'ouvrages publiés par livraisons. Une œuvre de longue haleine, imprimée mensuellement par feuillets de trente-deux pages, doit nécessairement perdre de son intérêt." Si, pour éviter ce reproche, nous voulons réunir plusieurs livraisons en une seule, et ne sortir que tous les trois ou quatre mois, d'autres se plaignent avec raison du trop long intervalle mis entre les diverses livraisons. Nous reconnaissons volontiers la validité de ces reproches; toute notre ambition, depuis la fondation du *Foyer*, a été de remédier le plus tôt possible, à ces deux grands défauts de notre Recueil; —et nous sommes heureux de pouvoir enfin tenter aujourd'hui cette amélioration, en effectuant dans notre mode de publication un changement important, dont nous allons faire part à nos lecteurs.

Nous considérons ce changement comme le commencement d'une phase toute nouvelle dans l'existence du *Foyer Canadien*.

A compter du mois de janvier prochain, le *Foyer* sera publié régulièrement tous les mois, par livraisons de 96 pages, au lieu de 32 comme par le passé; le format

restera le même, mais les types servant à l'impression permettront de donner beaucoup plus de matière à lire.

La publication du Recueil sera divisée en trois parties distinctes.

La première partie conservera le caractère du *Foyer*, tel que publié jusqu'à présent. Elle contiendra des essais d'histoire ou de littérature par nos écrivains les plus estimés. Nous avons déjà entre les mains plusieurs manuscrits qui seront à tour de rôle livrés à la publicité. Toutefois, les nouveaux venus, du moment qu'ils déploieront quelque originalité de pensée ou de style, seront comme par le passé, reçus à bras ouverts. Dans ce recueil agrandi pourront se rencontrer tous ceux qu'anime la généreuse passion du travail intellectuel. Le mouvement littéraire qui s'est produit chez la jeunesse instruite et auquel les fondateurs du *Foyer* se flattent de n'avoir pas été tout à fait étrangers, ne peut se maintenir que par le spectacle sans cesse renouvelé des succès obtenus par ceux qui ont le courage de tenter la publicité dans les conditions nécessairement restreintes qui nous sont faites en ce pays.

La deuxième partie se composera d'un choix de littérature française contemporaine ; nouvelles, discours, récits, critiques, etc ; cette partie, qui recevra la plus scrupuleuse attention de la part des directeurs, ne contiendra que des œuvres remarquables par le style et par le

bon goût, qui pourront sans crainte être proposés comme modèles à la jeunesse de nos collèges et à tous les amateurs de belle et saine littérature. C'est la réalisation de l'idée que nous émettions, en 1863, dans le premier prospectus du *Foyer*. "Ne pourrions-nous pas," disions-nous alors, "si nos abonnés en manifestaient le désir, consacrer, chaque année, une part de nos revenus à la reproduction ou à l'analyse de quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature française contemporaine, mettant ainsi le public canadien au courant du progrès quotidien des sciences, des lettres et des arts dans le vieux monde, et offrant en même temps à nos jeunes littérateurs des modèles de style et de bon goût." Ceux dont la parole a le plus de poids dans ces questions, ont souvent déploré les ravages que produisent, au sein même de nos familles, certains produits démoralisateurs de la littérature contemporaine, lectures malsaines et dangereuses au double point de vue du style et des mœurs. Le moyen le plus naturel de prévenir ce mal funeste, c'est d'offrir à l'avidité des lecteurs, des écrits à la fois honnêtes et attrayants qui ont l'avantage de nourrir l'esprit, de captiver l'imagination, sans risquer de corrompre le cœur.

La troisième partie se composera d'une revue mensuelle où seront relatés les événements politiques et littéraires de quelque importance de l'ancien et du

nouveau monde, d'une revue critique des ouvrages nouveaux, et de petites nouvelles littéraires, anecdotes, bons mots etc. Rien ne sera négligé pour donner de l'attrait à ces dernières pages et en faire la chronique amusante de la littérature contemporaine.

Pour cette troisième partie qui terminera invariablement chaque livraison, les Directeurs du *Foyer* se sont assurés le concours d'un rédacteur spécial, M. E. Gérin, qui sera plus particulièrement chargé de la chronique mensuelle.

Le nombre de pages assignées à chacune de ces trois parties dépendra des circonstances, et ne saurait être précisé. Qu'il suffise de savoir que tout abonné au *Foyer Canadien* possédera, à la fin de l'année, trois volumes de littérature française ou canadienne, formant en tout 1152 pages.

L'abonnement sera désormais de deux piastres par an, ou d'une piastre par semestre, rigoureusement payable d'avance.

Le transport de l'établissement de M. Desbarats dans la nouvelle capitale ayant nécessité la rescision de l'engagement passé entre lui et les Directeurs du *Foyer*, engagement auquel les Directeurs se reconnaissent redevables d'une partie de la prospérité dont leur recueil a été favorisé jusqu'à ce jour, M. C. Darveau, Imprimeur-Editeur, déjà connu avantageusement à

Québec par la publication d'un grand nombre d'ouvrages, est devenu l'imprimeur du *Foyer*, à des conditions favorables pour notre Recueil.

M. Darveau sera en même temps le Gérant du *Foyer*. Il percevra les abonnements, tiendra la liste des abonnés, correspondra avec les agents locaux, sera chargé de la distribution des livraisons, et fera, en un mot, tout ce qui dépendra de lui pour la bonne administration des affaires du *Foyer*.

Ce prospectus n'est adressé qu'à un petit nombre de personnes; celles qui le recevront sont priées d'en donner connaissance à leurs amis. Notre intention n'est pas de faire de la réclame en faveur d'une entreprise à laquelle aucun de nous n'est intéressé pécuniairement; nous ne voulons pas non plus fatiguer le public par des demandes d'encouragement; nous nous contentons, comme par le passé, d'exposer notre but et les moyens que nous croyons les plus propres à nous assurer le succès. C'est aux amis des lettres et à tous ceux qui ont à cœur la diffusion des connaissances et des saines idées, de seconder nos humbles efforts, chacun dans sa sphère et sa localité respectives. L'avenir nous dira si nous nous sommes trompés en comptant sur le patriotisme et sur le goût naturel de notre population pour les récits qui retracent les événements de son histoire, les phases diverses de sa vie sociale, ou

qui lui rappellent le souvenir de son ancienne mère-patrie.

LA DIRECTION DU "FOYER CANADIEN."

P. S.—Toute communication relative au *Foyer* devra être adressée à M. C. Darveau, Gérant du *Foyer Canadien*, Rue de la Montagne, Québec. M. Darveau percevra aussi les abonnements.

On peut s'abonner, en outre, à Québec : chez MM. Garant et Trudelle, et E. Matte, Haute-Ville; à Montréal : chez MM. Fabre et Gravel, et Rolland & fils.

Québec, janvier, 1866.

LE FRATRICIDE,

ou

GILLES DE BRETAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LES PRÉPARATIFS DE RÉCEPTION.

Il n'est pas de voyageur, venant de Paris en Bretagne, qui ne donne quelques regards aux ruines du château de Chantocé, placé près de l'étang ou du lac de ce nom, dominant la grande route et les belles prairies de la Loire. Cet ancien manoir des sires de Laval, seigneurs de Retz, conserve encore de nobles débris : sa haute tour, coupée en deux depuis ses créneaux jusqu'à sa base, semble menacer le passant ; les murs d'enceinte écroulés laissent voir l'intérieur du préau et des cours, et sur le flanc du coteau, on distingue, au milieu des ajoncs et des genêts, les larges et noires ouvertures des souterrains, plusieurs fois fouillés par les paysans de la contrée, qui venaient y chercher des trésors enfouis par Gilles de Retz, surnommé *Barbe-Bleue*, et qui n'y ont jamais trouvé que des ossements de petits enfants, des carcans de fer et des restes d'instruments de torture.

Près de l'antique demeure des puissants de leur siècle, des chaumières et des maisonnettes se sont groupées sur la voie publique ; elles sont toutes habitées par des familles nombreuses : le mouvement, le bruit, l'industrie les animent. Mais le château est tout à fait abandonné ; seulement de temps à autre, de jeunes garçons viennent folâtrer où joutaient jadis de si vaillants chevaliers, et, par leurs joyeux cris, chassent pour quelques instants les orfraies et les hibous qui se sont nichés dans les ruines.

Tout triste et désolé que soit cet aspect, il suspend la marche du voyageur et de l'artiste ; et nous avons vu plus d'un dessinateur esquisser sur son album les débris que nous essayons de décrire.

L'empereur Joseph II, revenant de Nantes, ne dédaigna pas de faire un croquis de ces ruines. Le souverain philosophe dut faire de sérieuses réflexions. Ces tours, ce manoir, avaient été habités ; des soldats, couverts de fer, avaient gardé ces murailles ; des lances avaient brillé sur ces créneaux ; des bannières avaient flotté sur ces tourelles, et aujourd'hui.....rien n'y reste que le triste abandon. Peut-être aussi qu'un jour *Schoënbrunn* !... Mais ne nous occupons pas de l'avenir, et racontons simplement les faits du passé.

Il y a quatre cents ans que le château de Chantocé était loin d'être si désert : le 1er septembre 1444 tout y était en mouvement pour recevoir le prince Gilles, frère de François Ier, vingt-deuxième duc de Bretagne.

Tous les vassaux étaient accourus sur la route ; les bannerets avec leurs hommes d'armes se distinguaient dans la foule ; leurs armoiries resplendissaient sur leurs vêtements de soie ; les clercs vêtus de noir, les pasteurs en surplis blancs, se voyaient au premier rang ;

c'étaient eux qui devaient complimenter le prince, et, au milieu du tumulte, ils avaient un air recueilli, en pensant aux harangues qu'ils allaient prononcer, les uns en latin, les autres en langue vulgaire.

L'attente était générale ; mais dans l'intérieur du manoir l'agitation était au comble. Le vieil Humfroy qui, à la mort du maréchal de Retz, avait été nommé par le duc Jean V gardien des châteaux d'Ingrande et de Chantocé, se donnait en ce grand jour toute l'importance d'un gouverneur et ne faisait que monter et descendre, que visiter les grandes salles, les galeries ; partout donnant des ordres et des encouragements, partout apostant des sentinelles et des gens, pour l'avertir dès que le prince paraîtrait à l'horizon. " Que tout le monde soit à sa place, que tout le monde fasse son devoir, répétait-il ; car le prince qui nous arrive est le meilleur des princes ! " Et après avoir dit ces paroles dans un lieu, il courait les répéter dans un autre. Toutes les infirmités de l'âge avaient disparu pour lui ; ses yeux avaient retrouvé de la vivacité, et ses joues les couleurs de l'émotion et du bonheur : il ne prenait de repos que lorsqu'il venait à passer dans la grande salle d'honneur. Là, il admirait son ouvrage, et, la tête penchée sur une de ses épaules, il regardait avec complaisance tous les apprêts de la réception. Ainsi l'on voit un peintre, pour se reposer de son travail, se reculer de son tableau, fermer à demi les yeux, incliner la tête, tantôt à droite tantôt à gauche, et jouir avec orgueil de ce qu'il vient d'achever.

Mon jeune seigneur et maître sera content, se disait-il ; et cette pensée redoublait son activité.

Vieux serviteur de Jean V, Humfroy avait vu naître les fils du souverain de Bretagne, et contre l'ordinaire,

ce. n'était point à celui qui devait régner qu'il s'était attaché. Il savait bien que le séjour de Chantocé était une espèce d'exil ; il n'ignorait pas que le duc François éloignait son frère à dessein, et que les méchants avaient semé des calomnies contre le prince Gilles : il ne pouvait plus conserver de doutes sur la disgrâce de son maître, et pourtant cette certitude lui donnait un redoublement de zèle. Comme toutes les âmes nobles, Humfroy pensait que s'il y a chance de fortune à suivre le bonheur, il y a gloire à s'attacher à l'infortune : aussi faisait-il tous ses efforts pour que le peuple accueillit avec joie et amour celui qui était banni de la cour de Bretagne. Pour faire aimer le jeune et noble proscrit, il ne fallait que redire sa conduite. Aux soldats, il répétait toutes les preuves de vaillance que Gilles avait données dans les guerres, combien il était affable dans les camps ; il n'oubliait pas de leur dire comment le prince breton avait refusé l'épée de connétable d'Angleterre ; aux vieillards et aux femmes, il vantait la piété filiale que ce fils moins aimé que ses frères avait toujours témoignée à son père infirme et mourant ; aux jeunes filles, il parlait de sa beauté et de son amour pour Françoise de Dinan, sa jeune épouse, *perle de noblesse, de gentillesse et de savoir.*

Mais ce n'était point assez. Humfroy ne se contentait pas de vanter son héros, et il ne croyait pas déroger à sa dignité de gouverneur en s'occupant du matériel de la réception. Il venait d'achever le dressoir ; il l'avait orné de toute la vaisselle d'argent qui se trouvait au château, et comme elle n'était ni somptueuse, ni magnifique, il avait eu recours aux vases de fleurs et aux guirlandes en festons pour cacher les vides des *cinq gradins obligés* au vaisselier d'un prince. Sa

longue expérience lui avait appris qu'on peut se sauver de la pauvreté par la grâce, et que là où l'or ne peut pas briller on doit appeler *l'élégance*. Que nos jeunes lecteurs et lectrices ne rient pas de ce mot, l'élégance existait avant eux : elle existait dans ces siècles qu'ils regardent comme barbares ; elle date d'aussi loin que la grâce.

La nourrice du prince vint à passer dans la salle du banquet, tandis que Humfroy contemplait son ouvrage. Ah ! dit-elle, c'est donc là toute la magnificence d'un prince de Bretagne ! Humfroy, vous avez fait de votre mieux ; mais en vérité, j'ai vu de simples gentilshommes compter plus de plats, plus d'aiguières d'argent, que je n'en vois ici !... Et cette salle ! et ces chambres ! sont-elles dignes des hôtes qu'elles vont recevoir ? n'y a-t-il pas du sang sur toutes les murailles ? et le souvenir d'un crime ne se retrouve-t-il pas sous chacune de ces voûtes, où les chants des orgies, les hymnes sacrées de l'église, les paroles impies des évocations et les cris des victimes ont retenti si longtemps ?

La gloire et le renom du prince que nous attendons, répondit Humfroy, sera comme un feu purificateur... Tenez, Marguerite, regardez comme j'ai déjà décoré ces murs avec de nobles tableaux : ne reconnaissez-vous pas *le logis de la Touche*, où notre jeune maître est né et où nous avons vu mourir son père le duc Jean V, de bienheureuse mémoire ? Au dessous du manoir ducal, voyez la cité de Nantes, avec ces hautes tours ; la Loire et l'Erdre l'embrassent et la défendent. Au milieu des prairies verdoyantes, ces deux rivières brillent comme des rubans d'argent.

Ce portrait au-dessus du grand foyer, c'est celui de Jean IV, aïeul de notre maître ; son casque de fer est

surmonté d'une couronne d'or et de pierreries ; sous sa visière entr'ouverte, voyez le feu de son regard ; il saisit sa redoutable épée, il va gagner son surnom de *Vaillant* et de *Conquérant*.

A droite, un peu au-dessous, à cette forte tête, à ces larges épaules, à cette chevelure crépue, à ces sourcils arqués et épais, reconnaissez Duguesclin : il vient de battre Brembro, il est encore tout couvert de sang et de poussière.

A gauche, c'est le terrible Clisson, surnommé le Boucher des Anglais : sa fière devise : *Pour ce qu'il me plaît*, se lit sur son épée.

En face de vous, ce guerrier debout près de la mer, c'est l'amiral Porhoët ; ces armes brisées qu'il foule aux pieds, ce sont celles des Anglais vaincus par lui...

— Tous ces tableaux, dit Marguerite en interrompant le vieux majordome, intéresseront sans doute notre seigneur et maître ; ils lui parleront de gloire ; mais croyez-moi, Humfroy, le prince sous ces brillantes images, le prince apercevra les murs de sa prison... On a beau orner de feuillage la cage où le jeune aiglon est captif, le jeune aiglon privé de sa liberté languit et meurt bientôt sous ses barreaux dorés.

— Mais vous exagérez le mal, bonne dame Marguerite, répliqua l'honnête et loyal serviteur qui cherchait à s'abuser lui-même, le château de Chantocé n'est point une prison, il fait partie de l'apanage de notre maître, et ici Gilles de Bretagne commandera encore à de nombreux vassaux.

— Commandera-t-il à tous ceux qui étaient faits pour lui obéir ? le partage a-t-il été juste ?

— Chut, dit Humfroy en regardant autour de lui, dame

Marguerite : ce château va devenir une cour, apprenez à ne pas y parler si franchement et si haut ; croyez-moi, je connais le prince que vous avez nourri, il sera plus fort qu'une disgrâce, ici il sera libre et il s'y plaira.

— Mais sa jeune épouse ! Trouverez-vous ce séjour bien gai pour elle ?

— Elle adore son mari, et partout où elle sera avec lui, elle doit être heureuse. N'avez-vous pas vu comme j'ai fait arranger sa chambre ? Le lit, large de dix pieds, est en bois de chêne poli ; quatre colonnes torses portent le dais tout parsemé d'hermines et surmonté de panaches ; à droite et à gauche, j'ai fait placer deux prie-dieu, avec des images de nos seigneurs saint François et saint Gilles leurs bienheureux patrons.

— Fasse le ciel que leurs saints patrons leur soient en aide ! pour moi, je ne puis me défendre de craindre pour eux : l'idée de revoir mon illustre nourrisson devrait me transporter d'aise ; et voyez, Humfroy, j'ai des larmes dans les yeux et de la tristesse dans le cœur... Il faut vous dire aussi que depuis plusieurs nuits je fais des rêves affreux ; celui de cette nuit entre autres me semble bien frappant. Écoutez...

Marguerite allait raconter le songe qu'elle croyait prophétique. Tout à coup le son des cors retentit du haut de la tourelle... *C'est l'arrivée ! c'est l'arrivée !* s'écria Humfroy ; et courant avec une incroyable rapidité, il répétait partout : *Attention ! chacun à son poste ! c'est l'arrivée ! c'est l'arrivée !*

Et tout à coup dans ce lieu si longtemps abandonné et désert, tout reprend la vie et le mouvement, et les échos se réveillant de leur long silence, répètent aussi *l'arrivée ! l'arrivée !*

Pauvres échos, ils sont condamnés à répéter bien des cris différents ! ils n'ont de voix que lorsque d'autres voix s'élèvent en face d'eux..... En ce monde il y a bien des gens qui leur ressemblent, qui ne pensent et qui ne parlent qu'avec les paroles d'autrui !

II

L'ARRIVÉE.

L'exactitude est la politesse des rois, a dit un roi lui-même ; cette pensée est juste, et ceux que tout le monde attend ont de la grâce à ne pas trop se faire attendre.

Une attente trop prolongée devient impatience, et de l'impatience à l'injustice il n'y a qu'un pas. Voulez-vous être bien accueilli de ce peuple assemblé pour vous recevoir, soyez exact, et ne laissez ni la poussière, ni la chaleur, ni la pluie, ni le temps étouffer ou éteindre l'enthousiasme qui l'a fait accourir sur vos pas.

Ces réflexions que nous faisons aujourd'hui, il paraît que les instituteurs de Gilles de Bretagne et de Françoise de Dinan les connaissaient et les avaient fait faire à leurs élèves : car les deux nobles époux devancèrent de quelques minutes l'heure fixée pour leur arrivée.

Il n'était que six heures du soir, l'angélus venait de sonner, lorsque le cor retentit du haut de la tourelle. A ce son éclatant, tous les habitants de la contrée, hommes, femmes, enfants, vieillards, qui s'étaient assis par groupes sur les bords du chemin, se levèrent à la

fois et tournèrent leurs regards vers un gros nuage de poussière qui s'avavançait en rasant la campagne. Le soleil baissant dans le ciel dardait ses rayons d'or sur les coteaux, les champs et les prairies du paysage, si magnifique par lui-même et si animé alors par la foule de peuple qui y était pittoresquement dispersée çà et là. Les longues ombres du soir se projetaient dans les prairies qui bordent la Loire et qui s'étendent au-dessous de la route comme un vaste tapis ; les coteaux, les villages, les arbres, la foule même s'y dessinaient en noir sur un fond éclairé, tandis que toutes les hauteurs, frappées par les rayons d'un beau soleil de septembre, semblaient illuminées pour la fête de l'arrivée ; à gauche du chemin, et par delà le fleuve, on apercevait l'antique clocher de Saint-Florent et le château de Montjean plus en arrière ; on distinguait à l'horizon la haute tour de Serrant. La Loire aussi prenait part à la fête, et sur ses eaux qui reflétaient la beauté du ciel, on comptait mille bateaux pavoisés : joignez à ce tableau tous ces vassaux vêtus de bure d'une couleur brunâtre, ces femmes, avec leurs hautes coiffes blanches et leurs jupes bariolées, ces enfants grimpés sur les arbres pour mieux voir passer leur suzerain, ces notables du village, ces prud'hommes, ces syndics des corporations, qui se placent en avant pour avoir le premier regard du prince ; par-dessus cette multitude, les fers de lances des hommes d'armes, les croix d'argent des paroisses, les bannières portant de saintes images, les gonfalons des chevaliers aux armoiries déployées : tous ces objets qui se meuvent et s'agitent, qui s'inclinent et se relèvent, brillent de l'éclat du soleil et forment un de ces magnifiques effets qu'un pinceau habile peut rendre, mais que la plume ne peut décrire.

Quel est ce mouvement dans la foule ? pourquoi ces hommes, ces femmes, montés sur les revers des fossés, descendent-ils et se pressent-ils sur la route ? C'est un officier du prince qui cause toute cette agitation : il court en avant, quelques cavaliers le suivent. Malgré la rapidité de la course, le peuple a vu le beau panache que le vent courbait sur son casque et a remarqué la bonne mine et l'air noble de l'étranger, [et déjà mille voix ont crié : *Noël ! Noël ! c'est Gilles de Bretagne ! c'est notre seigneur et maître !*

Cette erreur se renouvelle plusieurs fois ; enfin ce nuage de poussière que l'on avait vu dans le lointain s'approche davantage, et se dissipant laisse voir la magnificence qu'il recélait.

En avant de tous, deux trompettes avec des tuniques de velours rouge, brodées d'or, des toques de la même couleur, ornées de haut panaches, et montant des chevaux d'une éclatante blancheur, font retentir l'air de bruyantes fanfares.

Après eux, entre deux hérauts d'armes, un chevalier, tout couvert d'acier, porte la noble bannière de Bretagne : elle flotte, déployée à la brise du soir, des hermines noires tranchent sur un fond de moire d'argent.

A quelques pas derrière l'étendard, viennent deux cents cavaliers : ils sont vêtus de justaucorps bruns et de hauts-de-chausses blancs, larges et à mille plis ; un manteau d'une couleur sombre est jeté avec dignité sur leurs épaules ; un chaperon à bords étroits leur tient lieu de casque ; leur teint est clair et coloré, leur cheveux longs et blonds retombent autour de leur cou nu ; une ceinture de cuir attache un petit sabre à leur

côté ; ils portent aussi une longue lance, mais ils dédaignent les boucliers et les armures : les chevaux que montent ces hommes renommés en Bretagne, et pour leur probité et pour leur valeur, sont d'une taille moyenne, à forme rondes, courtes et ramassées.

L'aspect simple et sévère de ces guerriers rustiques ne faisait que mieux ressortir l'éclat du groupe qui les suivait, et qui n'était composé que de hauts et puissants seigneurs, d'écuyers et de pages. Ici, rien de sombre : tout brille tout éblouit ; l'or et l'argent rehaussent en bosses les armures de fer et d'acier, les pierreries resplendent sur le velours, le brocard et la soie, les plumes ondoyantes jouent gracieusement et ombragent les cimiers ; les couleurs variées du blason tranchent sur les écus qui retentissent aux bras des chevaliers ; des peaux de tigres et de léopards à grilles d'argent tiennent lieu de selles aux beaux et orgueilleux coursiers que montent les amis de Gilles de Bretagne.

Témoins de tant de magnificence, les paysans émerveillés ne peuvent croire que ceux qui sont pour ainsi dire vêtus de splendeur et de gloire, ne soient pas des être intermédiaires entre Dieu et eux, pauvres gens de campagne : aussi leur admiration est mêlée d'hommages et de respects, et leur cri de joie est un cri religieux.

Noël ! Noël ! ce cri de rédemption, était la vieille acclamation de bonheur de nos pères, quand un roi, quand un prince leur venait : c'est celle qui retentit sur la route pendant que le cortège défile ; mais cette acclamation, mais ces transports redoublent à la vue de Gilles de Bretagne et de Françoise de Dinan : l'or, l'argent, les pierreries, sont éclipsés par la majesté et la grâce du prince et de sa jeune épouse.

Le fils des ducs de Bretagne, la fille des sires de Dinan, avaient reçu en partage ce charme qui séduit et captive ; aussi la foule admirait-elle plus la majesté, la jeunesse et la grâce de leurs personnes que l'éclat de leurs somptueux atours. Françoise de Dinan venait d'atteindre sa dix-septième année : ce n'était plus le bouton, ce n'était pas encore la rose ; jamais la fille de l'Armorique n'avait été ni plus blanche, ni plus belle ; l'hermine, si pure, si fine et si gracieuse, était devenue son emblème, et un vieux poète de son temps avait dit, lors de son union avec le prince Gilles :

Gente Hermine de Dinan
S'est donnée au plus vaillant.

Montée sur un blanc palefroi, Françoise, vêtue d'une robe bleu-de-ciel lamée d'argent, tenait d'une main une bride de pourpre et modérait avec habileté l'ardeur de son coursier, et de l'autre saluait la foule. Ses blonds cheveux, séparés comme un double bandeau, laissaient voir toute la jeunesse de ce front de dix-sept printemps ; mais ce front si jeune était, suivant la mode du temps, surmonté d'une haute coiffe de dentelle d'une blancheur et d'une finesse extrême, qui s'élevait de plus de dix-huit pouces au dessus de la tête, et du sommet de cette coiffure ¹ (encore en usage dans plusieurs endroits de Bretagne) retombait en arrière un long voile pendant à plis onduleux. Le mouvement de la marche et la fraîche haleine du soir agitaient ce voile qui semblait jouer autour de la princesse, tantôt s'élevant au-dessus d'elle comme un léger nuage, tantôt s'abaissant et l'enveloppant de sa transparence, comme pour diminuer

¹ Appellée *hennius*, et fort à la mode sous Charles VI et Charles VII.

P'éclat de sa parure et le feu des pierreries qui brillaient sur son sein.

Françoise ne détournait ses regards de la foule que pour les reporter sur son noble époux ; ce regard lui disait : *Vous serez aimé ici, j'y serai donc heureuse !*

Gilles n'eût point été prince, que la voix du peuple l'eût encore appelé le plus beau des enfants de Bretagne. Sur un cheval blanc comme celui de la princesse, il se montrait à côté d'elle : c'était la force et la majesté auprès de la pudeur et de la grâce.

Il était vêtu d'une chemise de pourpre, descendant un peu au-dessus du genou et rattachée autour de sa taille svelte et élancée par un ceinturon tout parsemé d'émeraudes et de rubis. Une épée, dont la poignée en forme de croix étincelait de diamants, pendait à sa gauche ; des bottines rabattues, portant l'éperon recourbé des chevaliers, laissaient voir les belles formes de sa jambe, qui se dessinait sur la peau de lion jetée, en guise de housse, sur les flancs de son cheval. Le front du prince portait une toque fourrée d'hermine et surmontée d'une haute aigrette de plumes flexibles et sans tache ; sur ce front fait pour la couronne, l'observateur aurait pu apercevoir un reflet de tristesse ; quelque chose qui ressemblait aux soucis s'y voyait déjà, et cependant Gilles n'avait que trente-deux ans !

Mais comme un paysage peut être riant malgré l'ombre partie d'un nuage, de même l'expression de ses traits était encore douce et affable, malgré cette légère trace de ressouvenir ou de préoccupation. Né au village, Gilles n'eût été que beau ; né sur les marches du trône, il avait de la mélancolie dans sa beauté ; l'atmosphère des cours vieillit plus vite que l'air pur des champs.

L'ébène de ses cheveux faisait ressortir la pâleur de son teint ; ses joues, brunies dans les camps, n'avaient plus les couleurs du jeune âge ; son regard était fier comme celui d'un homme fait pour régner, triste comme celui d'un homme destiné à souffrir.

Entourant son cou nu et retombant sur sa poitrine, on remarquait le nouvel ordre de l'Épi, qui venait d'être créé par son frère le duc François 1er. Le collier, composé d'épis d'or et de nœuds en lacs d'amour, portait une hermine de nacre, avec cette devise : *A ma vie.*

Tant de magnificence unie à la jeunesse et à la beauté cachait aux yeux du peuple cette légère nuance de tristesse dont nous avons parlé tout à l'heure. En général, la foule qui se presse sur les pas des grands, qui accourt pour voir passer les rois, n'aperçoit que la splendeur et l'éclat qui les environnent ; elle ne fait qu'envier le sort de ces heureux du monde : hélas ! elle pourrait souvent les plaindre ! Sous cet or et cette pourpre, il y a des soucis et du malheur comme sous l'habit de bure du serf et du vassal.

Quel est ce vieillard qui s'avance au milieu des chevaux et des soldats ? Son front découvert est radieux de joie et de fierté. C'est Humfroy ; il porte dans une aiguière d'argent, à son seigneur et maître, le vin de l'arrivée. Marguerite hâte le pas pour le suivre ; elle tient une large et antique coupe.

Voilà de vieux amis, s'écria le prince en les apercevant, l'âge les empêche d'aller vite : courons à eux. Et avec grâce et légèreté il saute à terre et va presser dans ses bras celle qui l'a nourri, et le fidèle serviteur de son père, celui qui a guidé ses premiers pas. A cette vue,

Les cris redoublent, et l'attendrissement se mêle à l'admiration. *Noël ! Noël !* entend-on de toutes parts ; *honneur et amour à ceux qui nous arrivent !*

Essuyant de douces larmes, Gilles reçoit des mains d'Humfroy et de Marguerite le vin de l'arrivée. Il le porte à ses lèvres, et présente la coupe à sa jeune épouse. Elle la lui rend bientôt et le prince la vide en buvant au peuple qui l'entoure.

“ Le vin de Chantocé, dit-il en appuyant la main sur l'épaule d'Humfroy, est meilleur que le vin de *Berligou*¹ ; ” et il ajouta : “ Te souvient-il combien le duc Jean mon père vantait son vin des coteaux de Couéron ? ”

— Oh ! mon jeune maître répondit l'heureux vieillard, je me rappelle qu'il le mettait avant tout et qu'il soutenait souvent à sa noble épouse, votre excellente mère, Jeanne de France, que le vin de Bretagne était un vin de roi, et que ses cousins les ducs de Bourgogne et les comtes de Champagne n'en avaient pas de meilleurs dans leurs celliers les plus renommés.

Pendant ce peu de paroles, le cortège s'était arrêté ; et Françoise de Dinan était aussi descendue de cheval : Gilles lui présenta Marguerite, en lui disant :

Voilà ma seconde mère, elle a eu grand soin de moi, madame, ayez grand amour d'elle ; je veux que notre premier enfant soit bercé sur ses genoux.

La vieille nourrice, transportée de joie, s'écria : O mon Sauveur Jésus ! tu peux maintenant m'envoyer des croix ; je les porterai toutes sans me plaindre ; voilà des

¹ Vin des environs de Couéron, provenant d'un crû appelé Berligou, fort estimé alors, et appartenant aux ducs de Bretagne.

paroles qui me donnent du bonheur pour le reste de ma vie !

Françoise ôta son gant parfumé d'ambre, et donna sa jolie main à baiser à Marguerite, qui la mouilla de larmes, de reconnaissance et d'amour.

On était arrivé en face de l'église, dont toute la sonnerie était en branle, et dont le clocher, mince et pointu, était pavoisé de banderolles de diverses couleurs.

Le doyen des prêtres de la seigneurie, qui, à cause de son grand âge, n'avait pu aller avec les clercs au devant du prince, s'était fait porter à l'entrée du cimetière ; là, il était assis entre les tombes de ses anciens paroissiens, et entouré de petits enfants qu'il élevait à aimer Dieu. Quand le prince et sa suite se détournèrent du grand chemin pour venir à l'église, il fit un signe à ces enfants qui étaient groupés près de lui, et aussitôt ils se levèrent du gazon où ils étaient assis, et, chantant un *compliment rimé*, ils marchèrent en ordre audevant de Gilles de Bretagne et de Françoise de Dinan.

Ces enfants, vêtus de blanc, avec des ceintures bleues, des ailes dorées et des couronnes de fleurs, représentaient les anges, et venaient montrer

A la vaillance,
A la beauté,
A l'innocence,
Chemin du paradis.

Tout en chantant ces paroles sur un air d'église, les petits chérubins dansaient en cadence, et jetaient des palmes, des lauriers et des roses effeuillées sous les pas du couple auguste qui venait prier à l'église,

Première et meilleure hôtellerie,
Sur le chemin du ciel.

Un théâtre que l'infâme Gilles de Retz avait fait construire pour la représentation des Mystères, était resté à Chantocé; et le vieux curé, l'ayant découvert dans le garde-meuble du château, l'avait demandé à Humfroy pour faire jouer une *moralité* en honneur de l'arrivée du prince.

L'échafaudage était construit en face de la grande porte de l'église, et la scène regardait le sanctuaire.

Le prince et la princesse de Bretagne prirent place dans une tribune préparée pour eux. Les seigneurs, les chevaliers et les pages, la toque et le chaperon à la main, étaient debout à droite et à gauche de l'estrade.

Le curé, inquiet comme un auteur à la première représentation de sa pièce, s'était fait placer près du théâtre.

Des musiciens cachés jouèrent des noëls, et la pièce commença.

On vit d'abord un préfet de l'empereur Valérien et son confident. Le général romain disait : " J'ai vaincu toutes les nations de la terre ; tous les peuples me regardent comme le vainqueur des vainqueurs, et m'honorent : les chrétiens seuls ne veulent pas m'honorer."

Il faut les faire mourir, répondait le confident. Ceux qui ne fléchissent pas les genoux devant vous, ô puissant seigneur, sont des impies ; de plus, les chrétiens sont riches, et leur mort vous donnera des trésors.

Alors le guerrier païen, aussi avare que cruel, faisait venir devant lui un diacre chrétien, le jeune Laurent, et lui ayant dit : Si tu ne me montres pas tous les

trésors de ton église, tu mourras aujourd'hui; s'éloignait, laissant le saint diacre dans une grande affliction. On le voyait à genoux, priant et pleurant; et tout à coup un ange, porté sur de grandes ailes de cygne, et vêtu d'une tunique de gaze d'or lui apparaissait; et se penchant vers lui, lui indiquait, dans une langue inconnue, un moyen de sortir d'embarras.

La scène changeait, et représentait l'extérieur d'une vieille basilique. La porte en était fermée. Le préfet et sa suite arrivaient, et des soldats, armés de haches, frappaient à coups redoublés à la porte de l'église; enfin elle s'ouvrait, et le valeureux chrétien paraissait.

Livre-moi tes trésors, disait le Romain. Livre-nous tes trésors répétait la foule.

Et Laurent répondait: Vous voulez les trésors de l'église de Jésus-Christ? les voici.

Un grand rideau se levait alors, et tous les pauvres, les boiteux, les aveugles, les veuves dans la misère, et les petits orphelins en haillons, s'offraient à la vue, rassemblés pêle-mêle dans le sanctuaire. "Voilà, voilà les trésors de Jésus-Christ, confiés à ma garde," répétait le diacre. Et dans ce moment, un ange venait toucher les yeux et le cœur du prince païen, qui tombait à genoux en demandant le baptême.

Le succès de cette *moralité* fut complet. Gilles et Françoise mêlèrent de bonne foi leurs applaudissements à la foule, et leurs compliments, quand l'auteur s'approcha d'eux, furent sincères. Le Prince dit au vieux curé:

Mon père, j'ai compris la morale de votre chef-d'œuvre, et voici une bourse pour vos pauvres, pour le trésor que vous gardez avec tant de soin.

Seigneur, répondit le vieillard, je n'ai qu'une chose pour vous remercier, c'est la bénédiction du ciel ; je vous la donne. Et comme le prêtre étendait la main pour bénir le prince, Françoise se rapprocha de son époux, pour que la bénédiction tomba aussi sur elle.

Après une courte prière à l'église, l'auguste couple et sa suite entrèrent au château.

Le pont-levis, le passage sous la voûte du donjon, l'intérieur de la cour étaient jonchés de verdure et de fenouil odorant ; de grosses torches de cire attachées aux murailles éclairaient la scène de l'arrivée : quand la lueur venait à diminuer, les soldats avec le fer de leurs lances, touchaient la mèche de ces flambeaux qui se ranimaient aussitôt, et répandant des milliers d'étincelles, jetaient une clarté plus vive. Les armures, les casques des chevaliers, les broderies d'or et d'argent, brillaient à cette lueur. Dans les cours, dans les passages, tout était en mouvement : les varlets retenaient ou conduisaient les chevaux de leurs maîtres, les chevaliers s'enquéraient des logements préparés pour eux. Humfroy se multipliait pour répondre à tous ; tantôt du haut du perron, tantôt penché en avant à une croisée, il donnait les indications demandées ; mais malgré tous ses soins, il n'avait pu empêcher un peu de désordre, et les jeunes pages en profitaient pour se mêler aux femmes d'atours de la princesse, et les aider malgré elles à porter les cassettes de bijoux, les caisses et les cartons.

Bientôt ce bruit, cette agitation diminuèrent peu à peu : les cours, les corridors, les galeries redevinrent déserts, et l'on n'y entendait plus que les pas mesurés des sentinelles ; les lumières qui avaient brillé à travers les vitraux de croisées s'éteignirent tour à tour, et le

silence, le sommeil et les ténèbres revinrent régner sur le château : une personne cependant y veillait encore, c'était Humfroy : car le zèle d'un vieux serviteur est le dernier à s'endormir, comme il est le premier éveillé.

III

LE BANQUET.

Pour annoncer la présence du suzerain au châtel, des feux avaient brûlé pendant toute la nuit dans des trépieds de fer, placés sur la plus haute tour, et dès que la lumière commença à renaître dans le ciel, le gonfalon aux armes de Bretagne fut hissé sur le donjon, dont le toit pointu s'élevait bien au-dessus des créneaux et des machicoulis.

Cette bannière hospitalière, flottant sur la demeure du prince, disait aux hommes liges, aux nobles vassaux du sire de Chantocé, d'Ingrande et autres lieux, que le jour de l'hommage était venu; elle apprenait aussi aux pauvres habitants de la contrée qu'un protecteur, qu'un redresseur de torts était arrivé parmi eux, et que justice serait rendu à chacun.

De plus, le gonfalon déployé annonçait encore aux jeunes hommes, aux poursuivants d'armes, que joutes et tournois allaient bientôt s'ouvrir; à ceux qui aiment les festins, que de grandes tables allaient être dressées; aux femmes et aux filles du pays, qu'avant peu elles pourraient briller dans les danses et récompenser leurs amants vainqueurs dans les jeux.

Cette bannière brillant des feux du soleil levant, était

donc un signe de joie pour tous; car elle promettait à la fois noble hospitalité, plaisir et justice.

Le séjour du prince de Bretagne à Chantocé était une disgrâce, une espèce d'exil de la cour; mais en même temps c'était un bienfait pour le pays, et Gilles, en venant l'habiter, avait résolu de s'y faire aimer; car un des meilleurs moyens de nous venger de ceux qui nous font du mal, c'est de mériter que l'on pense du bien de nous, c'est de s'emparer ainsi, à force de vertus, de l'affection du peuple, et de mettre l'opinion publique entre nous et ceux qui nous haïssent. Quand on plaint celui qui souffre, on est bien près de détester celui qui fait souffrir.

Françoise de Dinan sentait l'injustice commise envers son noble époux; elle n'avait fait qu'entrevoir le séjour qu'elle allait habiter: comparé à la cour de Bretagne, c'était une bien triste solitude; mais, avec l'heureuse disposition de son esprit, elle arrêta ses idées sur tout ce qu'il y avait de bien dans la position qui s'offrait à elle. Aussi quand ses femmes entrèrent dans sa chambre, elles la trouvèrent aussi gaie, aussi bienveillante que lorsqu'elle s'éveillait sous les lambris dorés du château de Nantes, ou du noble manoir de Dinan.

Par les soins d'Humfroy tout avait été préparé dans la grande salle d'honneur pour la prestation de foi et hommages, et pour l'acquiescement des redevances solennelles. Au-dessous du portail de Jean IV, dit le Conquérant, un siège élevé semblable à un trône, avait été placé sur cinq gradins recouverts de tapis; sur la dernière marche, on voyait un coussin de velours destiné à ceux qui devaient s'agenouiller pour prêter leur serment. Dans la salle voisine, sur une estrade, était la table du prince et de la princesse, et à quelque

distance on avait placé celles des grands officiers, des hauts et puissants seigneurs et des chevaliers admis à l'honneur de manger dans la même salle que le suzerain.

Le sire Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne, et ami du prince, surveillait tous ces apprêts ; son regard était vif, ses ordres brefs, sa voix haute et sa démarche fière ; souvent il faisait changer ce que le vieil Humfroy avait arrangé avec soin, et indiquait sans ménagement devant lui les nouvelles dispositions qu'il y avait à prendre.

Humfroy, pour se consoler de tous ces changements, se disait à lui et aux autres : Du temps de mon ancien seigneur et maître, le duc Jean V, de bienheureuse mémoire, ce n'était point ainsi, et cependant au château de Nantes, au logis de la Touche et au manoir de Couéron, on se connaissait en cérémonial et en manières nobles et princières ; mais les jeunes gens veulent tout déranger, et bientôt les vassaux seront si rapprochés du prince, qu'il y aura confusion et disrespect. Je le demande, cette table des grands officiers n'était-elle pas mieux où je l'avais fait placer que si proche de la table d'honneur ?

— Très-certainement, répondait en soupirant Marguerite ; mais que voulez-vous y faire ? ce sont les mœurs du jour. Dieu sait où cela s'arrêtera.

— Cela ira loin, si l'on en croit ce sire de Montauban ; il est si fier que bientôt il voudra marcher l'égal du prince.

A cet instant, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et les pages, marchant sur deux lignes, la tête découverte et la toque à la main, précédaient l'illustre

couple qui se rendait à la chapelle du château pour y entendre la messe.

Le premier page, celui qui marchait le plus près de Françoise de Dinan, portait un superbe missel à fermoirs d'or, recouvert de velours violet, avec les armoiries de la famille de Dinan, relevées en bosses de perles et de pierreries.

Près de Gilles, un aumônier tenait un autre livre d'heures : d'après les devoirs de sa charge, ce prêtre devait toujours être aux côtés du prince, du moment que celui-ci entrait à l'église, pour lui lire les prières de la messe, les psaumes des vêpres et les hymnes du salut ; car les princes d'alors (et parmi eux il y avait de grands hommes) savaient gouverner leurs états, rendre leur peuple heureux, combattre et remporter des victoires, mais savaient peu de latin, et force à eux était de recourir aux clercs pour se faire expliquer épîtres et évangiles.

Les pauvres et ceux qui souffrent savent bien que le chemin de l'église est le chemin des aumônes ; celui qui va demander ne donnera-t-il pas à ceux qui lui demandent ? Ces rois avec leurs couronnes, ces chevaliers avec leurs armures, ces femmes avec leurs riches atours, quand ils se prosternent au pied des autels, ne viennent-ils pas y tendre la main, et révéler à Dieu la misère de leur cœur et leurs ennuis cachés ? Ces riches du monde ne viennent-ils pas mendier auprès du souverain dispensateur de tout bien l'aumône des consolations ? Que les pauvres alors se présentent à eux et leur voix sera écoutée : car celui qui veut que sa prière soit exaucée, exaucera celle du mendiant. Il y a peut-être dans cette charité comme une arrière-pensée d'égoïsme ; mais ne sondons point le cœur de l'homme

qui donne, et s'il secourt son semblable dans le malheur, bénissons-le.

A la porte de la chapelle du château, un grand nombre de mendiants, d'aveugles et de pauvres estropiés s'étaient rassemblés. Le sire de Montauban fit donner ordre de les éloigner. Françoise l'entendit, et lui dit :

Maréchal, rappelez l'écuyer que vous venez d'envoyez vers ces pauvres.

— Mais, madame, répondit le maréchal, ils ne peuvent rester ainsi sur votre passage.

— Et pourquoi n'y seraient-ils pas ?

— Il me semble que ce n'est pas là leur place.

— Leur place, répliqua Françoise avec ce ton que les princes savent prendre quand ils veulent être obéis, leur place est auprès de Dieu, qui a dit : *Ce que vous leur donnerez, je vous le compteraï comme si vous me l'aviez donné à moi-même.*

Le sire de Montauban, avec un mécontentement visible, rappelant l'officier, lui donna contre-ordre. Mais la contrariété qu'il éprouvait n'échappa pas au prince de Bretagne, qui lui dit avec un sourire de bonté, en lui montrant Françoise : Mon pauvre ami, elle te contrarie toujours et dérange tes dispositions d'ordre ; mais ne lui en veux pas, elle aime tant les pauvres, que je crois, en vérité, qu'elle les préfère....

— A ceux qui les méprisent, se hâta de dire la princesse. Et comme elle prononçait ces paroles, on crut remarquer que son regard s'était un instant arrêté sur le maréchal de Bretagne.

Dans une petite tribune en face de l'autel étaient placés les prie-dieu du couple auguste ; une boiserie

légère et toute découpée à jour par de jolis dessins gothiques séparait le prince et la princesse du reste de l'assistance; l'aumônier seul y était entré et se tenait debout près de Gilles. Françoise, aussi remarquable par son savoir que par sa beauté, lisait elle-même dans le magnifique missel, ouvert devant elle.

Les seigneurs, les chevaliers et les pages occupaient le bas de la chapelle. Une balustrade de bois doré formait barrière entre eux et les dames de la cour.

On retrouvait dans ce petit oratoire (aujourd'hui entièrement détruit) des restes de la somptuosité de Gilles de Retz; la voûte de pierre, peinte en azur, était toute parsemée d'étoiles d'or. Les cannelures, les chapiteaux, les corniches, imitant des touffes de feuilles, étaient aussi dorés. Les couleurs les plus vives brillaient sur les vitraux. On retrouvait enfoncés dans les parois des murs les clous qui avaient servi à tendre ce drap d'or qui coûtait 600 francs l'aune, et dont Gilles de Retz faisait recouvrir les murailles dans les grandes solennités. Tout dans cette chapelle rappelait les folles prodigalités de cet homme, qui voulait que ses chapelles particulières fussent des cathédrales, et ses simples aumôniers des évêques. On voyait les douze stalles de ses chapelains à l'entour de l'autel. Une d'elles était plus élevée que les autres; c'était là que son premier aumônier siégeait comme un évêque avec la mitre en tête.

Le souvenir que faisaient naître tous ces objets était pénible, car ce Gilles de Retz avait commencé par la gloire et fini par le crime. Sur un champ de bataille sa vaillance l'avait fait nommer maréchal de France, et sur un bûcher la torche du bourreau lui fit expier ses cruautés et ses affreux sacrilèges.

L'idée d'habiter ce séjour, témoin de tant d'horreurs, pesait sur l'âme du prince de Bretagne : on le voyait au nuage qui assombrissait son front : il voulut s'en distraire en faisant du bien, et dès que la messe fut terminée, dès que lui et sa noble compagne eurent reçu l'eau bénite et l'encens, il dit en s'arrêtant sur le perron de la chapelle :

“Aujourd'hui on va me rendre ce que l'on me doit, mes vassaux vont venir me prêter hommage et me jurer leur foi.

“Aujourd'hui je veux aussi rendre ce que je dois à mon seigneur et maître, à Dieu, do it je suis le très-soumis vassal ; et pour que mon hommage lui soit agréable, je veux l'adresser aux pauvres nécessiteux d'après le vieil usage. C'est aujourd'hui que nous devons *pendre la crémaillère*, nous la pendrons ; mais le premier festin qu'elle aidera à faire sera pour ceux qui n'ont pas de pain. Humfroy ajouta le prince, va chercher de ces convives qui ne nous manqueront pas, comme à la noce du saint Évangile que nous venons d'entendre. Amène les aveugles, les borgnes, les boiteux, les vieillards et les jeunes gens, les petits enfants et leurs mères.” Puis regardant Françoise, il lui dit : “Je suis bien sûr, ma douce mie, que ce banquet vous plaira.”

— Oh ! oui, mon très-aimé seigneur, et je veux y servir, cela vous portera bonheur.

Heureux de la pensée de son maître, Humfroy obéit avec un redoublement de zèle. Dans une longue galerie des tables furent dressées, une forte crémaillère ornée de rubans et de verdure fut accrochée au vaste foyer des cuisines ; le feu eut bientôt brûlé ses orne-

ments, et la première *soupe* qu'elle aida à faire fut la *soupe du pauvre*.

C'était sans doute un étrange spectacle que de voir cette réunion de malheureux, sous la livrée de la misère, assis dans une salle de festin à l'entour d'une table chargée de vins et de mets abondants, tandis qu'un prince et une princesse, suivis de leurs grands officiers et de leurs pages, servaient de leurs nobles mains ceux qui n'avaient point de serviteurs, et offraient le luxe d'un banquet à ceux qui n'avaient pas un morceau de pain dans leur pauvre logis. N'étaient-ce pas là les saturnales de la charité? Françoise jouissait de la joie de tous ces êtres dont les pleurs étaient un instant arrêtés; mais quand elle revenait à penser que cette joie passerait vite, et que la misère reviendrait bientôt pour eux, le plaisir s'en allait de son cœur. Livrée à cette pensée, elle dit à Gilles de Bretagne: "Puissant seigneur, vous ne voudriez pas que la faim et la soif, et toutes les horreurs du besoin, ressaisissent tous ces hommes qui dépendent de nous. Il faut que leur bonheur dure plus d'un jour. Vous emploierez leurs bras par d'utiles travaux, et moi j'aurai soin des vieillards, des petits enfants et des infirmes."

— Il en sera selon vos désirs, vous serez l'ange de ce pays, comme vous l'étiez du pays où vous êtes née. Oh! bonne et douce Françoise, je me souviens toujours de cette foule qui vous entourait à genoux quand je vous emmenai du château de Dinan. A travers les pleurs et les sanglots de ce peuple désolé, je n'entendais que ces mots; "Nous n'avons plus qu'à mourir, car *notre ange* s'en va!"

A cet instant le sire de Montauban se trouva près du prince, qui continuant sa pensée, lui dit: "Beau

sire, vous avez vu la fille des comtes de Dinan entourée des vassaux de son père: n'était-elle pas adorée par eux tous, ne l'appelaient-ils pas leur *autre providence*?"

Le maréchal allait répondre, Françoise s'empressa de dire: "Je ne veux de louanges que de vous, mon bien-aimé seigneur." Et elle s'éloigna en s'appuyant sur le bras de son époux.

Après ces mots: *Je ne veux de louanges que de vous, mon bien-aimé seigneur*, Françoise, en quittant la salle du banquet des pauvres, avait jeté un regard sur Arthur de Montauban; et ce regard avait achevé de lui faire comprendre que c'étaient ses louanges à lui que l'on dédaignait.

Sa fierté, son amour-propre, s'irritaient de son mépris, et dans son cœur il méditait la vengeance. Olivier de Méel, son confident et son ami, le vit plongé dans de sombres réflexions, fronçant le sourcil et se mordant les lèvres.

"Et bien! que fais-tu donc là avec cette figure de conspirateur? dit en plaisantant le jeune gentilhomme de l'hôtel; est-ce là un air de fête? est-ce que ce banquet de *manants* ne t'aurait pas plu, noble maréchal?"

— Silence répondit Montauban, point de plaisanteries, et suis-moi." Tous les deux sortirent. Le maréchal prit le bras de son ami et l'entraîna rapidement dans une longue et étroite allée de charmille; et là, loin de toute la foule, il lui dit:

"Olivier, tu sais que cette superbe Françoise ne m'a pas toujours traité avec autant de dédain. Son père m'avait promis sa main, et elle-même, par l'ordre du sire de Dinan, m'en avait donné le gage. Ce gage je l'ai

encore. Tiens, regarde." Et le maréchal tira de son sein un cœur d'or, sur lequel on lisait cette devise : *A un seul.* " Eh bien oui, ajouta Arthur de Montauban, en proférant un affreux jurement, elle sera *à un seul*, car *l'autre* disparaîtra. Olivier, épie tout, ne laisse rien échapper. Moi, je ne puis endurer plus longtemps les fiers mépris de celle que j'ai regardée longtemps comme ma future épouse. Quand son père me l'avait promise, alors elle n'était pas si superbe et si dédaigneuse. Pour me venger d'elle, pour parvenir à mon but, je renverserai tout ce qui se trouve entre moi et elle.

"Gilles paiera cher les courts instants de bonheur dont il aura joui. Je ne l'ai suivi ici que pour le perdre. Malheur à lui!"

— Ce n'est pas moi, dit Olivier de Méele, qui te conseillerai de ne pas te venger; mais ce sera moi qui te rappellerai que la main de l'ami doit cacher le poignard, que les paroles flatteuses, que les protestations de dévouement doivent couvrir les sentiments haineux de nos cœurs. Un éclat perdrait tout.

— Me crois-tu donc un enfant, repartit le maréchal, pour me donner de tels conseils? Breton, je parlerai de ma franchise bretonne, et je saurai me venger. On ne vit pas longtemps à la cour sans apprendre à voiler ce qui se passe au fond de l'âme, et depuis mon adolescence j'ai grandi à cette école de duplicité; sois donc tranquille, je saurai cacher à tous les yeux la rancune qui ne quittera mon cœur que lorsque mon but sera atteint.

I V

HOMMAGES ET REDEVANCES.

Vingt trompettes faisaient retentir l'air de leurs bruyantes fanfares, quand le sire de Montauban et Olivier de Méel rentrèrent au château. En moins d'une heure tout y avait bien changé d'aspect. La misère ne s'y voyait plus, et les chevaliers, les hommes liges, les vassaux des campagnes, en bons habits de bure, les écuyers et les pages, les moines et les clercs dérobaient à la vue ce qui restait de pauvres. *Leur règne n'est pas de ce monde*, et leurs fêtes ne durent pas longtemps.

Dans la grande salle d'honneur, dont nous avons parlé dans un des précédents chapitres, le prince Gilles et sa noble épouse étaient déjà assis sur leurs sièges élevés, quand le maréchal de Bretagne entra, suivi de son ami; la foule se fendit à droite et à gauche pour les laisser passer. Le silence régnait dans l'assemblée, et l'on entendait leurs bottines à éperons d'or résonner sur le pavé de la galerie qu'ils étaient obligés de traverser dans toute sa longueur pour arriver à leurs places. En passant devant le prince et la princesse, tous les deux s'inclinèrent, et Montauban, malgré sa haute dignité, se courba plus bas que le sire de Méel, qui mettait dans toutes ses actions comme dans toutes ses paroles quelque chose de vif et de léger.

Gilles tendit la main au maréchal, et lui dit avec un sourire plein de bonté: "Où vas-tu donc? ta place est ici, auprès de moi;" et il lui montra un siège en forme d'X, sur un des degrés du trône.

Le maréchal, après s'être incliné de nouveau, s'y assit; de là, il jeta un regard sur de Méel, qui y répondit par un demi-sourire.

Deux hérauts d'armes, vêtus de dalmatiques de drap d'argent, parsemées d'hermines noires, et tenant à la main des baguettes blanches, s'avancèrent jusqu'à la balustrade qui séparait le prince et sa cour du reste de l'assemblée, et crièrent par trois fois :

“Honneur! honneur! hommage et redevances au très-haut, très-puissant et très-redouté Gilles, prince de Bretagne, frère du duc régnant, seigneur de Princé, de Machecoul, d'Ingrande et de Chantocé.

“Que tout noble, homme lige et vassal qui lui doit hommage, vienne lui jurer sa foi.”

Alors du côté droit de la salle, place réservée aux plus nobles vassaux, on vit se lever un vieillard : ses cheveux blancs étaient découverts, mais il tenait à la main une toque de comte.

Un des hérauts d'armes nomma Ponthus de Brie; deux jeunes garçons, l'un de quinze, l'autre de douze ans, soutenaient sa marche chancelante: c'étaient ses deux petits-fils. Ils étaient vêtus de satin rose; leurs jolies têtes blondes s'élevaient jusqu'à la poitrine de leur aïeul, et l'or de leur chevelure se mêlait à la barbe blanche du vieillard : on eût dit deux chérubins conduisant un juste.

Derrière ce groupe, des varlets à riches livrées menaient en lesse deux lévriers noirs et sans tache, avec des colliers d'argent. Sur ces colliers étaient gravés ces mots :

Je sers qui j'aime.

Depuis des siècles les seigneurs de Serrant envoyaient cette redevance au suzerain de Chantocé. Sous Gilles de Retz ils avaient cessé de la payer. Il y avait eu procès à cet égard, et le vieux Ponthus répétait à ceux qui lui disaient qu'il perdrait son procès : "Je suis comme mes lévriers, *je ne sers que ce que j'aime.*"

Quand il arriva en face du prince, auprès du coussin de velours où l'en devait s'agenouiller, Gilles de Bretagne fit un signe, et un page avança un siège au vieillard.

Ponthus, sensible à cette marque d'estime et de respect, éleva la voix et dit : "Prince nous aurions pu nous dispenser, à cause de notre grand âge, de venir vous offrir nous-même la redevance dont nous nous acquittons aujourd'hui ; mais avant de mourir nous avons voulu voir un jeune guerrier qui a refusé l'épée de connétable d'Angleterre pour rester Breton. Votre illustre père, Jean V, de bienheureuse mémoire, a couché sous notre toit quand il est allé à Angers pour engager le dauphin de France à se réconcilier avec le duc de Bourgogne. Ah ! plût à Dieu que sa voix eût été alors entendue ! Mais où m'entraînent mes souvenirs ? Mes enfants, présentez à notre très-redouté seigneur et à sa noble compagne, les deux lévriers que nous leur offrons comme redevance et signe de notre foi."

Alors les deux jeunes gens prirent les chiens des mains des varlets et les conduisirent, en montant les degrés du trône, au prince et à la princesse. Gilles embrassa les petits-fils de Ponthus. Françoise ne fit que les regarder avec un doux sourire, et de ses blanches et jolies mains elle caressa les deux beaux lévriers, qui se couchèrent à ses pieds.

Après Ponthus de Brie, Bonaventure Craon, abbé des

Genovéfains de Saint-Georges, s'avança vers le prince. Il était vêtu d'une robe d'étamine blanche, recouverte d'une aube de fin lin ; ses cheveux étaient rasés, seulement le fer sacré avait épargné assez sa chevelure pour laisser autour de sa tête un cercle noir et mince, que les moines appellent la *couronne*.

L'abbé, dans la force de l'âge, marchait d'un pas ferme, et faisait résonner sur les pierres de la salle, la crosse d'ivoire qu'il tenait à la main. Une croix semblable à celle des évêques brillait sur sa large poitrine. Sous la robe du religieux on reconnaissait encore le chevalier, et l'humilité du cloître n'avait pu courber ce front qui avait porté le casque.

Quatre moines le suivaient, portant en hommage une offrande d'une singulière espèce, placée sur un brancard drapé de velours bleu. On voyait une grande cage à barreaux dorés, et dans cette cage des sarcelles, des morétons, des poules d'eau, et tous ces oiseaux qui, dans les jours nébuleux de l'automne et dans les rigueurs de l'hiver, viennent s'abattre par nuées sur les étangs et les lacs solitaires. Ce bizarre tribut rappelait que dans les jours bien anciens, les seigneurs de Chantocé avaient secouru les moines de l'abbaye de Saint-Georges, et que, grâce à leur munificence, le couvent avait été nourri par eux, pendant les austérités du carême, avec le gibier aquatique qui venait alors comme il vient encore aujourd'hui, couvrir les ondes du lac et vivre dans les roseaux.

Lorsque l'abbé des Genovéfains fut en face du prince, par respect pour son caractère de prêtre, l'auguste couple se souleva à demi de dessus le trône, et le religieux, croisant les bras sur sa poitrine, se mit à genoux sur le coussin et récita à haute voix un *pater* et

un *Ave* : car les moines de l'abbaye de Saint-Georges ne devaient pas seulement aux seigneurs de Chantocé le singulier tribut que nous venons de décrire, mais encore ils s'étaient obligés à perpétuité de prier pour les descendants de leurs bienfaiteurs.

Après cet hommage, on vit un grand nombre d'hommes liges venir s'agenouiller devant le prince, et mettant leurs mains dans les siennes, lui jurer leur foi, tandis qu'un clerc enregistrait leurs aveux.

Les simples vassaux leur succédèrent ; mais ceux-ci n'arrivaient point jusqu'aux degrés du trône, ils s'arrêtaient à la balustrade de bois doré qui séparait la cour du reste de l'assemblée. Là, ils déposaient leurs offrandes. Les pêcheurs de la Loire apportèrent, sur un grand bouclier, une carpe monstrueuse entourée de fleurs et de verdure. Les femmes de Chantocé, de Saint-Germain, de Saint-Martin, offrirent à la princesse des quenouilles toutes chargées de filasse blonde et dorée, ornées de rubans de toutes les couleurs.

Les filles des vallées vinrent aussi déposer leur tribut. C'était de la laine la plus blanche et la plus fine, dépouille de ces beaux troupeaux qui paissent l'herbe des prairies de la Loire. Elles l'apportèrent dans de légères corbeilles d'osier, dont les rebords étaient cachés sous des guirlandes de mousse et de roses. Cette laine si blanche ressemblait ainsi à de la neige entourée de fleurs. Tous ces divers hommages ayant été agréés, le prince et Françoise de Dinan se levèrent de leurs sièges et allèrent se placer à une fenêtre dont la vue donnait sur l'intérieur de la cour.

Là étaient rassemblées des redevances d'une autre nature : c'étaient des chariots chargés de blé, de chanvre et de lin. Parmi ces chars rustiques on en

remarquait un plus grand et plus fort que tous les autres, comme s'il avait été destiné à porter une plus grande charge ; quatre bœufs blancs et sans tache y étaient attelés, leurs cornes étaient dorées et leurs harnois d'un rouge éclatant, et, ce que l'on ne pouvait voir sans sourire, c'était la charge de ce chariot. Elle consistait en une quenouille chargée de filasse posée sur un coussin de soie.

En voyant cette étrange redevance, on s'en demandait l'origine, et voici ce qu'on en disait dans la foule. Dans une des guerres contre les Anglais, le sire de Chantocé voyant son château menacé, avait convoqué tous ses hommes d'armes et tous les seigneurs qui avaient fait alliance avec lui. Non-seulement il leur avait fait savoir que leurs lances lui étaient nécessaires pour le défendre, mais qu'il requérait encore un certain nombre de paysans avec leurs charrettes pour faire des ouvrages avancés à l'entour du château. Tous les voisins furent exacts à l'appel, les gentilshommes français ne se font point attendre quand il s'agit de combattre. Un seul manqua au rendez-vous, c'était le sire de Chalonne. Ni lui, ni aucun des siens ne vinrent aider à repousser les Anglais. Mais grâce à sa propre vaillance et à celle de ses voisins, le sire de Chantocé délivra bientôt ses terres de l'odieuse présence de l'ennemi ; et lorsque tout fut rentré dans l'ordre, par reconnaissance il remit à plusieurs de ceux qui étaient venus le défendre une partie de leurs redevances, et il en imposa de nouvelles au seigneur de Chalonne, qui relevait de lui, et qui l'avait oublié dans une circonstance d'honneur. Pour rappeler ce *méfait*, ce manque aux devoirs de chevalerie, le sire de Chalonne et ses successeurs à perpétuité furent obligés de venir offrir

chaque année, à l'époque du siège du château de Chantocé, une quenouille à la châtaleine qui y résidait. Ainsi celui qui n'avait fourni ni lance, ni autre secours aux jours de combats et de dangers, était condamné à faire hommage d'un symbole de faiblesse, en mémoire de celle qu'il avait montrée ; et cette honte, qui l'avait flétri de son vivant, pesa sur ses enfants longtemps après sa mort.

Il y avait grande sagesse à faire durer ainsi ou la gloire ou la honte plus que la vie d'un homme : car tel qui languirait dans une molle apathie, s'il n'était question que d'une gloire viagère, est stimulé par l'espoir de laisser un nom honorable à sa postérité. Et aussi celui qui serait assez vicieux pour dédaigner le mépris que sa conduite ferait rejaillir sur lui-même, s'arrête quand il vient à penser que son nom sera flétri par delà le cercueil, et que ses fils rougiront de le porter.

Toutes les redevances ayant été acquittées, tous les hommages rendus, tous les aveux reçus et dûment enregistrés par les clercs et procureurs fiscaux, la séance solennelle fut levée, et le reste du jour donné au plaisir.

Des danses s'établirent dans les cours pour les vassaux, et dans les grands salons pour les dames, damoiselles, chevaliers et pages ; quand le soir vint, les torches de cire parfumées firent étinceler dans les galeries les diamants et les magnifiques parures, et sur la pelouse, la lune éclaira de sa douce lumière une scène moins riche, mais non moins animée ; les hommes d'armes ayant placé leurs lances en faisceaux et déposé leurs casques de fer, dansaient avec les femmes du pays, se tenant par la main et formant de longues chaînes. Cette foule joyeuse tournait rapidement aux refrains

des rondes bretonnes ; tantôt le cercle se rétrécissait et soudain s'élargissait, s'étendait au loin ; quelquefois il venait à se rompre, et alors les danseuses se tenant toujours dessinaient sur le coteau des méandres animés, et comme les replis d'un énorme serpent. Humfroy, témoin de toute cette agitation, de tout ce plaisir, disait à Marguerite : Bonne nourrice, vous voyez bien qu'ici on peut être gai et content ; si nos maîtres étaient tristes, danserait-on ainsi ? Écoutez l'écho, il ne redit que des refrains joyeux ; bannissez donc vos alarmes, et ne croyez plus à vos sinistres rêves.

— Ah ! répondit Marguerite, en secouant la tête, la joie d'aujourd'hui assure-t-elle le bonheur de demain ? J'ai vécu bien des jours et j'ai vu que les fêtes...

— Étaient autant d'avances prises sur le bonheur qui nous est destiné, répliqua vivement le vieux concierge, et cherchant à faire passer dans l'âme de Marguerite toute la sécurité qui remplissait la sienne, il ajouta : Vous qui êtes si pieuse et qui aimez tant Dieu, comment doutez-vous de sa bonté ? Serait-il bon, serait-il juste, s'il envoyait du malheur à qui secourt le malheur des autres ? Je sais bien que l'homme ne peut pas dire : Demain j'aurai de la joie ; le dire est insensé, car demain n'est pas à lui ; mais dire demain j'aurai du malheur, ce n'est pas seulement folie, c'est péché, car c'est douter de la bonté de Dieu.

— Vous avez raison, répondit la nourrice, et je veux être comme vous ; et prenant le bras du majordome, elle descendit de la terrasse et se rapprocha d'une de ses nièces qui dansait sur la pelouse.

V

LE LENDEMAIN.

Les fêtes ne durent pas toujours, même pour les princes; elles ont un lendemain, et ce lendemain a quelque chose de triste et de désagréable; l'ordre ne peut pas revenir tout de suite où le plaisir et la folie ont régné; ce qui faisait l'ornement de la veille est flétri: ces festons, ces guirlandes n'ont plus leur verdure, ces fleurs qui ornaient les salons en s'y mêlant avec les femmes, sont penchées sur leurs tiges, et leurs feuilles sont toutes recouvertes de la poussière du bal; là où brillaient les feux de la joie, on ne voit plus sur le sol que de grandes taches noires; là où les jeunes filles ont dansé, le gazon est usé et n'a plus de fraîcheur. En un mot, le lendemain d'une fête est comme une moralité; tout nous y redit que le plaisir passe trop vite pour qu'il soit sage d'y attacher son âme.

Hunfroy, sans se livrer à la mélancolie de ces réflexions, s'était levé longtemps avant le jour, pour faire remettre tout en ordre dans l'intérieur et à l'entour du château. Tout entier à la pensée de cacher à ses maîtres la différence qui existait entre leur habitation actuelle de Chantocé et celles où ils avaient passé leurs premières années, cet homme, ingénieux à force d'être bon, voulait leur sauver les embarras et les désagréments d'une demeure trop petite pour qu'un frère du duc de Bretagne pût y vivre avec aisance et dignité. A force de soins et de peine il croyait y être parvenu, car il avait reçu du prince Gilles et de sa

noble compagne, de gracieux sourires et des mots de bonté.

Aidé de quelques ouvriers, il faisait enlever les tentures de la salle du bal, et il profitait de la nuit pour cet ouvrage. L'endroit où l'on travaillait était la seule partie de la longue galerie qui fût un peu éclairée, tout le reste était obscur, car la lune ne brillait plus dans le ciel, et aucune lumière ne parvenait à travers les hautes et étroites fenêtres. A trois heures après minuit, Humfroy croyait bien que lui et les gens qu'il employait, étaient les seuls qui fussent éveillés dans le château, aussi fut-il très-étonné quand il entendit marcher à l'autre bout de la salle.

— Qui va là ? cria-t-il.

Personne ne répondit.

— Qui va là ?

Même silence.

Alors, prenant des mains du domestique le flambeau qu'il tenait : "Restez là, dit-il aux ouvriers, restez, je vais reconnaître celui qui rôde à cette heure dans le château." Et il marcha d'un pas assuré vers l'endroit d'où provenait le bruit.

A mesure qu'il avançait avec sa lumière, les murs de la salle s'éclairaient à son passage, et quand il fut arrivé près de l'extrémité de la galerie, la lueur de sa torche fit voir une personne enveloppée dans un grand manteau noir, blottie contre un des piliers. A cette distance, et avec cette faible lumière, les ouvriers ne purent distinguer quel était ce personnage ; mais Humfroy l'ayant reconnu fit une exclamation de surprise : le domestique et les trois paysans qui étaient avec lui crurent que c'était un cri de frayeur, et soudain, tous

les contes populaires revenant à leur imagination, ils ne doutèrent plus que ce ne fût l'ombre de la fameuse Tiphaine de Chantocé, dont le peuple avait toujours conservé la mémoire, ou bien celle d'une des sept femmes de Barbe-Bleue : tous tombèrent à genoux, se cachant le visage pour ne pas voir *l'esprit*, car les morts n'annoncent que la mort, et celui qui voit apparaître un habitant du tombeau, n'est pas loin de son propre cercueil.

Les malheureux restaient tremblants et prosternés. Humfroy revint à eux, et leur dit : "Sortez de la galerie, je vous rappellerai tout à l'heure," et ouvrant la porte d'une chambre voisine, il les y fit entrer.

Alors le personnage mystérieux s'avança et ses pas retentirent sur le pavé de la vaste galerie. Humfroy, son flambeau à la main, l'attendait près de la voûte de l'escalier : en passant devant le vieux concierge, la personne au manteau noir mit un doigt sur ses lèvres, en signe de silence.

— Oui, dit Humfroy, je me tairai, mais votre conscience ?...

— Ne me reproche rien.

— Et Dieu ?...

— Qu'il me juge, repartit d'une voix solennelle le sombre personnage qui avait causé la frayeur du domestique et des ouvriers ; et en prononçant ces paroles, il monta l'escalier tournant qui se trouvait au bout de la galerie. Quand ses pas ne se firent plus entendre sur les marches de pierre, Humfroy rappela ceux qui devaient l'aider dans son travail ; il ne les avait fait sortir que pour laisser passer l'objet de leur frayeur sans qu'il fût reconnu.

LE
FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

EN

CANADA

I

L'histoire de chaque peuple, comme celle de chaque individu, est toujours marquée par un double mouvement d'expansion physique et intellectuelle. Chez le peuple naissant, comme chez l'enfant, c'est d'abord le développement matériel qui se manifeste avec le plus d'énergie. Avant de s'asseoir au banquet des nations, une longue série de luttes l'attendent : et c'est en essayant ainsi ses forces qu'il acquiert cette virilité qui assure son existence.

A cette première période de développement, en quelque sorte physique, succède le mouvement intellectuel. La nation, confiante dans l'avenir, se replie, pour ainsi dire, sur elle-même, compte ses titres de gloire, les trophées qu'elle a conquis sur les champs de

bataille. Jusqu'alors, plus occupée à donner de la besogne à l'histoire qu'à l'écrire, elle n'avait eu que le temps, entre deux coups d'épée, de marquer sur son bouclier le nombre de ses victoires. L'action avait absorbé la pensée. Mais à l'heure du repos, elle éprouve le besoin de chanter ses exploits, et de se créer une patrie dans le monde des intelligences aussi bien que dans l'espace. C'est l'époque de la littérature.

Il semble que l'époque actuelle marque, pour le peuple canadien, cette seconde phase d'existence. Le réveil littéraire, qui se manifeste de toutes parts, en fait pressentir l'avènement, ou, du moins, en laisse naître l'espérance.

Après deux siècles de luttes incessantes, de combats sans relâche, des jours plus calmes sont venus, et ont offert aux esprits ce recueillement indispensable au développement de la pensée. L'éducation s'est répandue rapidement : les sources intellectuelles ont été versées à flots sur la génération présente, tandis que l'horizon politique s'élargissait devant elle et donnait libre cours à toutes ses généreuses aspirations ; et aujourd'hui l'on peut compter parmi nous toute une pléiade d'hommes lettrés, animés d'un noble enthousiasme, et qui s'occupent, avec ardeur, à exploiter nos vieilles chroniques et à célébrer nos gloires nationales.

On n'a pas assez remarqué la coïncidence de ce progrès littéraire avec l'ère de liberté qui succédait, à la même époque, au régime oligarchique dont le despotisme avait amené les sanglantes journées de 1837 et 38, et d'où sont sorties toutes nos libertés constitutionnelles. L'ébranlement imprimé alors aux intelligences avait été merveilleusement secondé par ces conquêtes politiques. La génération nouvelle, plongée dans cette

atmosphère féconde, ébloui par les séduisantes perspectives de l'avenir, s'élançait avec amour dans l'étude, afin d'être prête, un jour, à remplir toutes les carrières que ce règne d'indépendance nationale ouvrait à ses légitimes ambitions.

Il faut aussi tenir compte d'une troisième influence, non moins importante, exercée sur la jeunesse qui prend aujourd'hui possession de l'avenir, par quelques esprits d'élite qu'on peut regarder à la fois comme ses ancêtres et ses contemporains : ses ancêtres, car ils l'ont devancée par l'âge et la renommée, en dotant le pays d'œuvres qui ne mourront pas ; ses contemporains, puisque plusieurs d'entre eux vivent encore au milieu de nous. L'impulsion qu'ils donnèrent aux lettres, se personnifie en deux hommes éminents, dont l'un s'est acquis, par ses travaux historiques, des droits incontestables à la reconnaissance de tous les Canadiens, et dont l'autre vivra toujours parmi nous comme un talent hors ligne, et a sa place marquée à la suite des premiers poètes de la France du dix-neuvième siècle. Nous voulons parler de MM. Garneau et Crémazie.

La catastrophe qui a si douloureusement brisé la carrière de ce dernier, ne doit pas nous empêcher de rendre justice à son mérite littéraire et à l'ascendant que sa muse patriotique a eu sur la société canadienne.

Quant à notre historien national, il nous est d'autant plus agréable de rendre hommage aux services qui nous l'ont rendu cher, et à l'action qu'il a exercée, qu'on a cherché, dans ces derniers temps, à amoindrir l'importance de son œuvre. A part certaines réserves, nul homme impartial ne peut contester l'ampleur et la solidité du monument qu'il a élevé.

Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit, sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'*Histoire du Canada* de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration.

Que de fois ne nous sommes-nous pas dits, avec transport, à l'aspect des larges perspectives qui s'ouvraient devant nous :—cette terre si belle, si luxuriante, est celle que nous foulons sous nos pieds, c'est le sol de la patrie ! Avec quel noble orgueil, nous écoutions les divers chants de cette brillante épopée ! Nous suivions les premiers pionniers de la civilisation dans leurs découvertes, nous nous enfoncions hardiment avec eux dans l'épaisseur de la forêt, plantant la croix, avec le drapeau français, sur toute la ligne du Saint-Laurent et du Mississipi. Nous assistions aux faibles commencements de la colonie, aux luttes héroïques des premiers temps, aux touchantes infortunes de la race acadienne, à l'agrandissement de la Nouvelle-France ; puis, après les succès enivrants, les éclatantes victoires, venaient les revers ; après Carillon, Oswego, Monongahéla, venait la défaite d'Abraham ; puis enfin le drapeau fleurdelysé, arrosé de notre sang et de nos larmes, retraversait les mers pour ne plus reparaitre.

Sur cette grandiose réalité, les brillantes strophes de M. Crémazie, alors dans tout l'éclat de son talent, jetaient, par intervalle, leur manteau de gloire. Il nous rappelait, en vers splendides, les hauts faits d'armes de nos aïeux :

..... les jours de Carillon,
 Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
 Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
 Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire.

Nous frémissions d'enthousiasme au récit

.....de ces temps glorieux,
 Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
 Nos aïeux défendaient son nom victorieux
 Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère.

Nos yeux se remplissaient de larmes à la lecture de
 cette touchante personnification de la nation cana-
 dienne retracée dans "*Le Vieux Soldat Canadien*,"

Descendant des héros qui donnèrent leur vie,
 Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
 La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Ayant survécu aux malheurs de la patrie, presque
 aveugle,

Mutilé, languissant, il coulait en silence
 Ses vieux jours désolés, réservant pour la France,
 Ce qui restait encor de son généreux sang ;
 Car dans chaque combat de la guerre suprême
 Il avait échangé quelque part de lui-même
 Contre les verts lauriers conquis au premier rang.

Quant le vent, favorable aux voiles étrangères,
 Amenait dans le port des flottes passagères,
 Appuyé sur son fils, il allait aux remparts :
 Et là, sur ce beau fleuve où son heureuse enfance
 Vit le drapeau français promener sa puissance,
 Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards !

Et puis il comparait, en voyant ce rivage
 Où la gloire souvent couronna son courage,
 Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui ;
 Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie,
 Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
 Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
 Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
 Depuis de si longs jours il espérait revoir,
 Venaient sous nos remparts déployer leur bannière :
 Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
 Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir :

“ Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
 “ Pour vous, Français, j’ai combattu longtemps ;
 “ Je viens encor dans ma triste vieillesse,
 “ Attendre ici vos guerriers triomphants.
 “ Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
 “ Sur ces remparts où je porte mes pas ?
 “ De ce grand jour quand verrai-je l’aurore ?
 “ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

“ Qui nous rendra cette époque héroïque
 “ Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
 “ Renouelaient, dans la jeune Amérique,
 “ Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
 “ Ces paysans qui, laissant leur chaumière,
 “ Venaient combattre et mourir en soldats,
 “ Qui redira leurs charges meurtrières ?
 “ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

.....

“ Quoi ! c’est, dis-tu, l’étendard d’Angleterre,
 “ Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
 “ Cet étendard que moi-même naguère
 “ A Carillon j’ai réduit en lambeaux.
 “ Que n’ai-je, hélas ! au milieu des batailles
 “ Trouvé plus tôt un glorieux trépas,
 “ Que de le voir flotter sur nos murailles !
 “ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

.....

“ Pauvre vieillard, dont la force succombe,
 “ Rêvant encor l’heureux temps d’autrefois,
 “ J’aime à chanter, sur le bord de ma tombe,
 “ Le saint espoir qui réveille ma voix.
 “ Mes yeux éteints verront ils dans la nue
 “ Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
 “ Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
 “ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?”

.....

On comprend facilement l'enthousiasme que devaient exciter, dans des cœurs de vingt ans, ces chants si nouveaux, ces hymnes patriotiques qui ressuscitaient sous nos yeux, comme le poète le disait lui-même,

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Ceux qui étaient alors en âge de goûter les beautés littéraires, peuvent redire encore tout ce qu'il y avait de charme dans la voix de ce barde canadien, debout sur le rocher de Québec, et chantant avec des accents, tantôt sonores et vibrants, comme le clairon des batailles, tantôt plaintifs et mêlés de larmes, comme la harpe d'Israël en exil, les bonheurs et les gémissements de la patrie. Chacun de nous alors soupirait après le jour où il pourrait mêler sa voix à celle du chanfre canadien, et rêvait, avec toute l'ardeur juvénile, quelque long poème destiné, pour le moins, à l'immortalité. Que de vers, éclos dans ces heures d'ivresse, ont repris, tout penauds, le chemin de la solitude où ils étaient nés !

Mais l'élan était donné à la jeune génération ; et l'essor qu'a pris, depuis, la littérature ; le culte, né au souffle de l'amour de la patrie, qu'une jeunesse studieuse a voué à la science, permet de fonder des espérances sur l'avenir. Chaque année voit éclore quelque essai nouveau plus ou moins heureux. Hier encore tous les échos de la presse saluaient l'apparition des *Essais Poétiques* de M. Lemay, ce jeune talent si suave, si mélancolique, qui éveille de si vives sympathies. Et n'a-t-on pas vu, il y a à peine deux ans, sous l'influence des causes que nous venons de signaler, se révéler soudainement un écrivain plein de fraîcheur, sous les cheveux blancs d'un vieillard, l'auteur des *Anciens Canadiens*, qui s'était ignoré lui-même pendant trois

quarts de siècle ? Rien n'est plus facile à suivre que la filiation d'idées qui unit ces auteurs et leurs contemporains à ce que nous pourrions appeler notre premier cycle littéraire. L'épigraphe placée en tête des *Anciens Canadiens*, et due à la plume de notre grand poète national; le bel éloge à l'adresse de M. Garneau, par lequel s'ouvre le douzième chapitre du même ouvrage, précisent les influences que M. De Gaspé a subies, les sources d'inspiration où il a puisé.¹ Ecoutez maintenant ce jeune poète, plein d'élégance et d'élévation, émule de M. Lemay, et dont l'inspiration accuse la même origine :

..... " Quoique faible encor, ma muse de vingt ans
Peut te dire aujourd'hui de sa voix enfantine,
Comme autrefois Reboul au divin Lamartine :
" Mes chants naquirent de tes chants." ²

1. Voici cette épigraphe qui a paru sans signature, et où l'on reconnaît la large facture du maître :

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.

Et près du château fort, la jeune cathédrale
Fait monter vers le ciel son clocher radieux ;
Et l'Angelus du soir, porté par la rafale,
Aux échos de Beaupré, jette ses sons joyeux.

Pensif dans son canot, que la vague balance,
L'Iroquois, sur Québec, lance un regard de feu.
Toujours rêveur et sombre, il contemple en silence,
L'étendard de la France et la croix du vrai Dieu.

2. La Poésie, *Ode dédiée à M. O. Crémazie*, par M. L. II., Fréchette.

II.

Sans doute notre littérature n'en est encore qu'à ses premiers essais ; le terrain est à peine déblayé sous nos pas ; comme autrefois les vieilles forêts en face de nos pères, l'immensité s'étend encore devant nous. Mais enfin les premiers jalons qui indiquent la route à suivre, sont plantés, les premières assises de notre édifice littéraire sont posées. Pourquoi désespérerions-nous de donner à la France une colonie intellectuelle, comme nous lui avons donné une France nouvelle sur ce continent ? Certes, elle ne serait pas moins fière de cet autre joyau ajouté à sa couronne.

Quel est maintenant le devoir de la critique en présence des louables efforts dont nous sommes témoins ? De la direction qu'elle imprimera aux idées dépend, en grande partie, l'avenir des lettres canadiennes. La critique a un double écueil, également dangereux, également fatal, à éviter. D'un côté, une fade flatterie, des éloges prodigués sans discernement, la plupart du temps dans le but de se débarrasser du fardeau d'une critique sérieuse, et qui peuvent perdre les plus beaux talents en les enivrant par de faciles succès. D'un autre côté, le persiflage, qui n'est qu'une forme de l'impuissance, et qui peut jeter le découragement dans certaines intelligences d'autant plus faciles à froisser qu'elles ont toujours le défaut de leurs qualités, une sensibilité exquise inhérente à leur talent. Natures frêles et délicates qui s'étiolent au contact des mesquines passions, et se replient sur elles-mêmes, semblables à la sensitive, souvent pour ne plus se rouvrir.

Une étude attentive, un examen sérieux des ouvrages

qui surgissent, de sobres encouragements, mêlés de conseils graves, telles sont les qualités d'une saine critique, propre, à la fois, à fortifier le talent et à le diriger, à réprimer ses excès et à favoriser son essor. Heureusement que le type du censeur éclairé et judicieux n'est pas inconnu parmi nous. Qui n'a souvent admiré les fines appréciations, les critiques ingénieuses et délicates de M. Chauveau, dans son *Journal de l'Instruction Publique* ? Poète charmant, orateur et littérateur distingué, il met son expérience au service de toutes les jeunes renommées, leur tend une main amie, et leur offre ses conseils, avec cette grâce parfaite, ce tact exquis, cette sagesse discrète qui décèlent toujours l'ami sous le censeur.

Il est un autre écueil de la critique contre lequel peuvent venir s'échouer bien des tentatives, se briser bien des espérances, et qu'il importe de signaler en passant : c'est le dédain un peu superbe de certaines plumes, d'ailleurs bienveillantes, contre tout ce qui se publie en Canada ; plumes élégantes et finement taillées, mais qui professent une espèce de scepticisme en littérature. Tout en accordant une juste louange au mérite, elles affectent d'établir des parallèles ironiques entre les meilleurs écrivains canadiens et les auteurs français, mettant invariablement une distance immense entre les plus heureuses inspirations, les plus beaux produits de notre sol, et les œuvres du génie français. Certes, nous sommes loin de nous faire illusion sur la faiblesse des débuts littéraires du Canada ; mais, d'un autre côté, nous ne sommes pas prêts à délivrer à notre pays, en toute occasion, un brevet d'infériorité. D'ailleurs, c'est précisément à cause de cette faiblesse même qu'il faut se garder de couper les ailes, d'avance, à

toute inspiration. Quelle confiance voulez-vous qu'un écrivain ait dans ses forces, quel élan voulez-vous qu'il prenne, si vous ne cessez de lui crier : "Vous avez beau vous consumer de travail, quelque effort que vous fassiez, vous ne ferez jamais que vous traîner bien loin à la suite des grands maîtres ; vous ne serez jamais qu'un pâle imitateur, crayonnant plus ou moins artistement des pastiches."

Souvent,—les nerfs un peu agacés par ces prédictions blessantes pour l'amour-propre national, et qui peuvent laisser de fâcheuses impressions,—nous avons pris la peine de mettre en regard certaines pages de nos meilleurs auteurs canadiens, poètes ou prosateurs, avec les écrits du même genre des célébrités françaises d'aujourd'hui. Et, nous le disons sans hésiter, nous n'avons pas eu à rougir de la comparaison. Les études de M. Etienne Parent, par exemple : son discours sur le *Spiritualisme*, ses lectures sur *L'Intelligence dans ses rapports avec la Société*, ne dépareraient nullement les ouvrages de M. Victor Cousin. "La largeur des idées," dit M. Rameau après avoir cité un fragment d'une lecture du philosophe canadien, "est admirablement soutenue par l'ampleur de la forme ; de tels livres sont faits pour être appréciés dans tous les pays du monde, et les Canadiens doivent se féliciter d'avoir produit un si vigoureux penseur ; ses travaux doivent leur être précieux à double titre, et comme œuvre éminente et comme œuvre nationale.....On peut leur présager une longue jeunesse et une rare énergie dans leur développement à venir." 1

1. La vérité exige de dire que M. Parent ne s'est pas toujours tenu en garde contre l'influence de la philosophie moderne.

Dans un autre genre, “ *L'Episode de 1759, ou l'Histoire de Gamache* de M. Ferland peuvent soutenir le parallèle, comme modèle de style, comme fini d'exécution, avec les croquis les plus délicats, les peintures les plus exquises, les pastels achevés de Prosper Mérimée ou d'Octave Feuillet. “ La vivacité du trait qui distingue ces tableaux, ” dit encore M. Rameau après avoir cité une des charmantes esquisses de M. Ferland, “ et l'atticisme de l'esprit français, font voir que sur les bords du Saint-Laurent notre langue n'a pas plus dégénéré que notre caractère.”

Quant à la poésie, les strophes ravissantes de M. Chauveau sur l'enfance, entre autres le petit bijou littéraire intitulé *La Première Communion*, égalent tout ce que la muse du berceau a inspiré de plus suave et de plus candide à Madame Anaïs Ségalas ou à M. De Beuchesne, et figureraient avec grâce dans le recueil des poésies enfantines de Victor Hugo, qui excellait dans ce genre, avant qu'il eût jeté sa lyre dans la boue.

Mais voici un triomphe que la littérature canadienne, née d'hier, aurait dû, ce semble, attendre encore bien longtemps : notre premier poète national, dans une heure d'inspiration, a osé se mesurer, sur le même sujet, avec le génie poétique le plus merveilleusement doué que la France ait produit depuis le commencement du siècle. Epreuve redoutable, et où la défaite semblait infaillible ; et cependant le poète canadien est sorti victorieux de cette joute littéraire. Plus d'un lecteur sourira d'incrédulité à cette prétention. Mais que l'on compare le chef-d'œuvre de M. Crémazie, son élégie sur *Les Morts*, avec l'harmonie poétique de M. de Lamartine intitulée *Pensée des Morts*, et l'on sera tenté de croire, après avoir mis les deux pièces en regard, que les

signatures des deux poètes ont été interverties, tant la supériorité du poète canadien est incontestable. Au reste, quelque longue que soit la citation, nous allons mettre le lecteur en mesure de faire lui-même le parallèle, afin de n'être point taxé d'exagération.

Voici d'abord l'élégie de M. de Lamartine :

PENSÉE DES MORTS.

Voilà les feuilles sans sève
 Qui tombent sur le gazon ;
 Voilà le vent qui s'élève
 Et gémit dans le vallon ;
 Voilà l'errante hirondelle
 Qui rase du bout de l'aile
 L'eau dormante des marais ;
 Voilà l'enfant des chaumières
 Qui glane sur les bruyères
 Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
 Dont elle enchantait les bois ;
 Sous des rameaux sans verdure
 Les oiseaux n'ont plus de voix ;
 Le soir est près de l'aurore ;
 L'astre à peine vient d'éclorre,
 Qu'il va terminer son tour ;
 Il jette par intervalle
 Une lueur, clarté pâle
 Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphyre
 Sous ses nuages dorés ;
 La pourpre du soir expire
 Sous les flots décolorés ;
 La mer solitaire et vide
 N'est plus qu'un désert aride
 Où l'œil cherche en vain l'esquif ;
 Et sur la grève plus sourde
 La vague orageuse et lourde
 N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
 Ne trouve plus le gazon ;
 Son agneau laisse aux épines

LE FOYER CANADIEN.

Les débris de sa toison ;
 La flûte aux accords champêtres
 Ne réjouit plus les hêtres
 Des airs de joie ou d'amours ;
 Toute herbe aux champs est glanée :
 Ainsi finit une année,
 Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe
 Aux coups redoublés des vents ;
 Un vent qui vient de la tombe
 Moissonne aussi les vivants :
 Ils tombent alors par mille,
 Comme la plume inutile
 Que l'aigle abandonne aux airs,
 Lorsque des plumes nouvelles
 Viennent réchauffer ses ailes
 A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
 Vous vit pâlir et mourir,
 Tendres fruits qu'à la lumière
 Dieu n'a pas laissés mûrir !
 Quoique jeune sur la terre,
 Je suis déjà solitaire
 Parmi ceux de ma saison ;
 Et quand je dis en moi-même :
 "Où sont ceux que ton cœur aime ?"
 Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
 Mon pied le sait : la voilà !
 Mais leur essence divine,
 Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?
 Jusqu'à l'indien rivage
 Le ramier porte un message
 Qu'il rapporte à nos climats ;
 La voile passe et repasse :
 Mais de son étroit espace
 Leur âme ne revient pas.

Ah ! quand les vents de l'automne
 Siffient dans les rameaux morts,
 Quand le brin d'herbe frissonne,
 Quand le pin rend ses accords,
 Quand la cloche des ténèbres
 Balance ses glas funèbres,
 La nuit, à travers les bois,
 A chaque vent qui s'élève,
 A chaque flot sur la grève,
 Je dis : " N'es-tu pas leur voix ? "

Du moins si leur voix si pure
 Est trop vague pour nos sens,
 Leur âme en secret murmure
 De plus intimes accents ;
 Au fond des cœurs qui sommeillent,
 Leurs souvenirs qui s'éveillent
 Se pressent de tous côtés,
 Comme d'arides feuillages
 Que rapportent les orages
 Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie
 A ses enfants dispersés,
 Qui leur tend, de l'autre vie,
 Ces bras qui les ont bercés ;
 Des baisers sont sur sa bouche ;
 Sur ce sein qui fut leur couche
 Son cœur les rappelle à soi ;
 Des pleurs voilent son sourire,
 Et son regard semble dire :
 " Vous aime-t-on comme moi ? "

C'est une jeune fiancée
 Qui, le front ceint du bandeau,
 N'emporta qu'une pensée
 De sa jeunesse au tombeau :
 Triste, hélas ! dans le ciel même,
 Pour revoir celui qu'elle aime
 Elle revient sur ses pas,
 Et lui dit : " Ma tombe est verte !
 Sur cette terre déserte
 Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas ! "

C'est un ami de l'enfance,
 Qu'aux jours sombres du malheur
 Nous prêta la Providence
 Pour appuyer notre cœur.
 Il n'est plus, notre âme est veuve ;
 Il nous suit dans notre épreuve
 Et nous dit avec pitié :
 " Ami, si ton âme est pleine,
 De ta joie ou de ta peine
 Qui portera la moitié ? "

C'est l'ombre pâle d'un père
 Qui mourut en nous nommant ;
 C'est une sœur, c'est un frère,
 Qui nous devance un moment.
 Sous notre heureuse demeure,
 Avec celui qui les pleure,

LE FOYER CANADIEN.

Hélas ! ils dormaient hier !
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau ;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
" Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous ? "

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même :
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitié notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les a frappés !
Ils ont crié : " Que ta main soit bénie ! "
Dieu, tout espoir, les aurais-tu trompés ?

Et cependant pourquoi ce long silence ?
Nous auraient-ils oubliés sans retour ?
N'aiment-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour ?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure ;
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-ils peupler ces îles de lumière ?
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?
 Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
 Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme ?
 A ces appels ne répondent-ils pas ?

Non, non, mon Dieu ! si la céleste gloire
 Leur eût ravi tout souvenir humain,
 Tu nous aurais enlevé leur mémoire :
 Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
 Mais garde-nous nos places dans leur cœur.
 Eux qui jadis ont goûté notre joie,
 Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?

Étends sur eux la main de ta clémence :
 Ils ont péché ; mais le ciel est un don !
 Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
 Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

Ils furent ce que nous sommes,
 Poussière, jouet du vent ;
 Fragiles comme des hommes,
 Faibles comme le néant !
 Si leurs pieds souvent glissèrent,
 Si leurs lèvres transgressèrent
 Quelque lettre de ta loi,
 O Père, ô Juge suprême,
 Ah ! ne les vois pas eux-même,
 Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière,
 Elle s'enfuit à ta voix ;
 Si tu touches la lumière,
 Elle ternira tes doigts ;
 Si ton œil divin les sonde,
 Les colonnes de ce monde
 Et des cieus chancelleront ;
 Si tu dis à l'innocence :
 " Monte, et plaide en ma présence ! "
 Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
 Ta propre immortalité ;
 Tout le bonheur que tu cèdes
 Accroît ta félicité.
 Tu dis au soleil d'éclorre,
 Et le jour ruisselle encore !
 Tu dis au temps d'enfanter,
 Et l'éternité docile,

Jetant les siècles par-mille,
Les répand sans les compter !

Les mondes que tu réparas
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne séparas
Le passé de l'avenir.
Tu vis ! et tu vis ! les âges,
Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main ;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas ! ces trois mots de l'homme :
Hier, aujourd'hui, demain !

O Père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure ;
Ah ! ne te mesure à rien !
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant !
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même !
Triomphe en nous pardonnant !

LES MORTS.

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages,
Le printemps, de parfums, l'horizon, de nuages,
Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux ;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes,
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie,
Ne vient plus dessécher, comme au jour de la vie,
La moelle de vos os ;
Et vous trouvez ce bien au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
Vous trouvez le repos.

Tandis que nous allons, pleins de tristes pensées,
 Qui tiennent tout le jour nos âmes oppressées,
 Seuls et silencieux,
 Vous écoutez chanter les voix du sanctuaire
 Qui vous viennent d'en haut et passent sur la terre
 Pour remonter aux cieux.

Vous ne demandez rien à la foule qui passe
 Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
 Une larme, un soupir ;
 Vous ne demandez rien à la brise qui jette
 Son haleine embaumée à la tombe muette,
 Rien, rien qu'un souvenir.

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
 Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
 Cette aumône du cœur,
 Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
 Et porte votre nom, gardé par la prière,
 Au trône du Seigneur.

Hélas ! ce souvenir que l'amitié vous donne,
 Dans le cœur meurt avant que le corps n'abandonne
 Ses vêtements de deuil,
 Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
 Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
 Que le plomb du cercueil !

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
 Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
 Que l'on a déjà lus ;
 Car il ne sait aimer dans sa joie ou sa peine
 Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine :
 Les morts ne servent plus.

A nos ambitions, à nos plaisirs futiles,
 O cadavres poudreux vous êtes inutiles !
 Nous vous donnons l'oubli.
 Que nous importe à nous ce monde de souffrance
 Qui gémit au-delà du mur lugubre, immense
 Par la mort établi ?

On dit que souffrant trop de notre ingratitude,
 Vous quittez quelquefois la froide solitude,
 Où nous vous délaissions ;
 Et que vous paraissez au milieu des ténèbres
 En laissant échapper de vos bouches funèbres
 De lamentables sons.

LE FOYER CANADIEN.

Tristes, pleurantes ombres,
 Qui, dans les forêts sombres,
 Montrez vos blancs manteaux,
 Et jetez cette plainte
 Qu'on écoute avec crainte
 Gémir dans les roseaux ;

O lumières errantes !
 Flammes étincelantes,
 Qu'on aperçoit la nuit
 Dans la vallée humide,
 Où la brise rapide
 Vous promène sans bruit ;

Voix lentes et plaintives,
 Qu'on entend sur les rives
 Quand les ombres du soir
 Épaississant leur voile
 Font briller chaque étoile
 Comme un riche ostensor ;

Clameur mystérieuse,
 Que la mer furieuse
 Nous jette avec le vent,
 Et dont l'écho sonore
 Va retentir encore
 Dans le sable mouvant ;

Clameur, ombres et flammes,
 Êtes-vous donc les âmes
 De ceux que le tombeau,
 Comme un gardien fidèle,
 Pour la nuit éternelle
 Retient dans son réseau ?

En quittant votre bière,
 Cherchez-vous sur la terre
 Le pardon d'un mortel ?
 Demandez-vous la voie
 Où la prière envoie
 Tous ceux qu'attend le ciel ?

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
 Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
 Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
 Sur les champs refroidis, il est un jour austère,
 Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
 Sur ceux qui ne sont plus aimés à méditer.

C'est le jour où les morts abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons ;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Parcil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu ;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher ;

Quand les hôtes plaintifs de la cité pleurante,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarms,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc en ce jour, où l'église pleurante,
Fait entendre pour eux une plainte touchante,
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords ;
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
 Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
 Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
 Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
 Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
 Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
 Expira sans entendre une parole amie ;
 Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
 Personne ne viendra donner une prière,
 L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
 Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées,
 Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
 Qui sont les jours sans joie et les nuits sans sommeil ;
 Pour ceux qui, chaque soir, béniissant l'existence,
 N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
 A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
 Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
 Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
 Que votre cœur touché vienne donner l'obole
 D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
 Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
 Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
 Où de vos jours le terme enfin sera venu,
 Votre nom, répété par la reconnaissance,
 De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
 En arrivant là haut ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
 Avant de le porter aux sphères éternelles,
 Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
 Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
 Se ranimant soudain au vent de la prière,
 Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

L'incontestable supériorité de la dernière pièce nous dispense de tout commentaire. Nous remarquerons seulement que le triomphe du poète canadien est d'autant plus surprenant que l'*Harmonie* de M. de Lamartine appartient à l'époque où, dans tout l'éclat de

son génie, qualifié alors *d'angélique*, il n'était pas encore arrivé à cette pente fatale d'où il est tombé, de chute en chute, jusqu'à la *Chute d'un Ange*. D'autre part, on se tromperait si l'on s'imaginait que l'élegie des *Morts* de M. Crémazie est un chef-d'œuvre isolé au milieu de poésies sans grande valeur. *Le vieux soldat canadien*,—*Un soldat de l'Empire*,—*A la mémoire de M. de Fenouillet*, sont des pièces hors ligne où l'élan de la pensée, le souffle lyrique, rivalisent avec l'éclat du rythme et la perfection du style. Le chant intitulé *Castelsidardo*, remarquable par l'ampleur et la conception philosophique, se termine par deux strophes sublimes. Après avoir montré la papauté assaillie par les rois, il continue ainsi :

Mais rendus aux pieds de ce trône
 Qui brille d'un éclat divin,
 Quand ils eurent sur ta couronne
 Porté leur sacrilège main,
 Ces fiers souverains de la terre,
 Eperlus, s'arrêtèrent là ;
 Derrière la chaire de Pierre
 Ils venaient de voir Jéhova !

Et quand le vieux monde en ruines
 Sombrait dans les gouffres ouverts,
 Debout sur les saintes collines,
 Ta voix bénissait l'univers.
 Et dans cette nuit sans aurore
 Que feront les soleils mourants,
 Seul tu resteras encore
 Pour fermer les portes du Temps !

III

Il serait facile de continuer ce parallèle et ces rapprochements, à l'honneur du génie national ; mais ceux que nous venons de faire prouvent surabondamment que la veine intellectuelle est loin d'être tarie en

Canada. Si nous avons tardé longtemps à diriger notre attention vers la culture des lettres, c'est qu'après de faibles commencements, des guerres interminables, au lendemain des désastres de la conquête, nous avons tant de précieuses choses à sauver du naufrage ! notre foi, notre langue, nos lois, toutes nos libertés, la patrie tout entière. Il y a lieu même de s'étonner des progrès qui ont été faits, malgré tant d'obstacles. ¹

Ainsi rien ne justifie les prévisions sceptiques de

1. Si l'on voulait faire l'historique de nos origines littéraires, il y aurait une étude curieuse à écrire sur l'influence qu'ont exercé, sur les lettres canadiennes, les diverses écoles qui se sont succédées en France, depuis la vieille école du dix-huitième siècle, en passant par Jean-Baptiste Rousseau et Delille, alors que l'on ne pouvait composer un vers sans avoir un dictionnaire de mythologie sous son chevet, jusqu'à celle de Chateaubriand et de Lamartine, qui ont renversé de leur piédestal vermoulu les vieilles divinités de l'Olympe, et n'ont écouté que les inspirations de la muse catholique. On pourrait suivre, avec une transparence parfaite, toutes les évolutions de la pensée, depuis les premiers couplets que chantaient, sur les remparts de Carillon et d'Oswego, les chansonniers canadiens, jusqu'aux inspirations de MM. Lajoie, Fiset, La Rue, Crémazie, etc., etc. D'autres entreprendront un jour ce travail intéressant. Nous ne pouvons que jeter, en passant, quelques fleurs d'immortelles sur deux tombes qui se sont fermées trop tôt, celle de M. Patrice Lacombe, l'auteur de *La Terre Paternelle*, observateur délicat, écrivain spirituel, que les soucis de la vie ont arraché aux lettres après ses premiers essais ; et celle de M. Lenoir, ce talent si sympathique, et parfois si énergique.

Il y aurait aussi une étude spéciale à faire sur les progrès du *Journalisme*. Nommons seulement deux de ses plus vaillants champions, aujourd'hui retirés de l'arène, MM. E. Parent et J. C. Taché.

certaines esprits superficiels, à l'égard de notre avenir littéraire. Au fond, ce sentiment prend sa source dans une pensée antipatriotique, qu'on n'ose s'avouer ou proclamer : on ne croit pas à notre avenir intellectuel, parce qu'on n'a pas foi dans notre avenir national... Mais, heureusement, ces voix isolées ne trouvent point d'écho.

Nous pouvons donc l'affirmer avec une légitime assurance, le mouvement qui se manifeste actuellement, ne s'arrêtera pas, il progressera rapidement, et aura pour résultat de glorieuses conquêtes dans la sphère des intelligences. Oui, nous aurons une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple, en un mot, une littérature nationale.

On peut même prévoir d'avance quel sera le caractère de cette littérature.

Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois ; et en même temps elle sera largement découpée, comme nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature, mystérieuse comme les échos de nos immenses et impénétrables forêts, comme les éclairs de nos aurores boréales, mélancolique comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses,— comme l'azur profond, un peu sévère de notre ciel,

—chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers.

Mais surtout elle sera essentiellement croyante, religieuse ; telle sera sa forme caractéristique, son expression ; sinon elle ne vivra pas, elle se tuera elle-même. C'est sa seule condition d'être ; elle n'a pas d'autre raison d'existence ; pas plus que notre peuple n'a de principe de vie sans religion, sans foi ; du jour où il cessera de croire, il cessera d'exister. Incarnation de sa pensée, verbe de son intelligence, la littérature suivra ses destinées.

Ainsi sa voie est tracée d'avance : elle sera le miroir fidèle de notre petit peuple, dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement. Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne, manifestation de la pensée impie, matérialiste ; mais elle n'en aura que plus de vie, de spontanéité, d'originalité, d'action.

Qu'elle prenne une autre voie, qu'elle fausse sa route, elle sèmera dans un sillon stérile ; et le germe, qui est déjà déposé, mourra dans son enveloppe d'où il s'échappe à peine, desséché par le vent du siècle, comme ces fleurs hâtives qui s'entr'ouvrent aux premiers rayons du printemps, mais que le souffle de l'hiver flétrit avant qu'elles aient eu le temps de s'épanouir.

Heureusement que, jusqu'à ce jour, notre littérature a compris sa mission, celle de favoriser les saines doctrines, de faire aimer le bien, admirer le beau, connaître le vrai, de moraliser le peuple en ouvrant son âme à tous les nobles sentiments, en murmurant à son oreille, avec les noms chers à ses souvenirs, les actions qui les ont rendus dignes de vivre, en couron-

nant leurs vertus de son auréole, en montrant du doigt les sentiers qui mènent à l'immortalité. Voilà pourquoi nous avons foi dans son avenir.

IV

Quelle action la Providence nous réserve-t-elle en Amérique? Quel rôle nous appelle-t-elle à y exercer? Représentants de la race latine, en face de l'élément anglo-saxon, dont l'expansion excessive, l'influence anormale doivent être balancées, de même qu'en Europe, pour le progrès de la civilisation, notre mission et celle des sociétés de même origine, éparses sur ce continent, est d'y mettre un contre-poids en réunissant nos forces, d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé qui sont l'apanage des races latines, une supériorité incontestée dans l'ordre moral et intellectuel, dans le domaine de la pensée.

“Il ne nous semble point être dans la destinée du Canada,” dit avec beaucoup de justesse M. Rameau, “d'être une nation industrielle ou commerciale; il ne faut point forcer sa nature et dédaigner des aptitudes réelles pour en rechercher d'imaginaires; non pas qu'il faille pour cela négliger le nécessaire; on peut, comme nous le faisons en France, s'adonner aux sciences et aux beaux arts, et cependant entretenir un mouvement d'industrie et de commerce proportionné à l'importance de son pays. Mais en attribuant le premier rang à l'agriculture, à la science et aux arts libéraux, les Canadiens auront plus fait pour la consolidation de leur nationalité et l'extension de leur influence, qu'ils ne pourraient obtenir avec de grosses armées et de riches trésors.

Tandis qu'aux Etats-Unis les esprits s'absorbent avec une préoccupation épuisante dans le commerce, dans l'industrie, dans l'adoration du veau d'or, il appartient au Canada de s'approprier avec désintéressement et une noble fierté le côté intellectuel, scientifique et artistique du mouvement américain, en s'adonnant avec préférence au culte du sentiment, de la pensée et du beau. C'est en effet à cette prééminence de l'esprit que la France doit la meilleure part de son influence en Europe."

Tel est aussi le partage réservé à la France américaine; telle est l'action spéciale qui nous est départie par la nature de notre esprit, les tendances spiritualistes de nos croyances catholiques, nos inclinations artistiques, la puissance de généralisation de notre intelligence, aussi bien que par les circonstances de lieux et de relations dans lesquelles nous sommes placés. Et, certes, nous n'avons pas à nous en plaindre; car c'est en quelque sorte la meilleure part de l'Evangile, celle de la poétique Marie, en opposition à celle de Marthe l'affairée. L'infériorité du nombre et de la fortune n'empêche nullement de conquérir cette situation, qui tôt ou tard devient toujours la première.'

1. E. Rameau—L'auteur de *La France aux Colonies*, qui a si admirablement compris le caractère canadien et a fait preuve d'une si profonde connaissance de notre histoire, a écrit un chapitre rempli d'aperçus lumineux sur notre avenir moral et intellectuel. Après une étude attentive des œuvres du génie américain et de nos débuts littéraires, il a remarqué en nous les germes d'une supériorité intellectuelle, qui est bien propre à nous faire augurer favorablement des destinées de la littérature canadienne. "C'est à peine, dit-il, si ce petit peuple, abandonné en 1760 dans une entière ignorance par toute l'aristocratie sociale,

Car dans la lutte des deux puissances, l'idée finit toujours par l'emporter sur la force, a dit un homme

commence à se relever et à renaître à la vie intellectuelle, tandis qu'il y a déjà près d'un siècle et demi que les États-Unis possèdent un développement littéraire et scientifique parfaitement complet ; cependant, lorsque l'on passe de l'étude des uns à l'étude des autres, une différence tranchée saisit l'esprit et lui signale l'instinct plus artistique, la forme plus polie et le goût plus pur, dont on reconnaît déjà l'influence chez l'écrivain canadien ; il a naturellement, mieux le sentiment du beau, comme chez nous l'Italien a mieux le sentiment musical ! Mais ce qui frappe surtout, c'est que partout chez eux on sent plus ou moins l'ampleur de la conception tendre instinctivement vers cette puissance des idées générales qui forme la sphère supérieure des opérations de l'esprit humain ; caractère qui fait défaut chez presque tous les écrivains américains.

“ Chose unique dans l'histoire, continue-t-il, le peuple américain placé en face de la nature la plus grande et la plus riche qui soit au monde, ayant devant lui toute la poésie des solitudes fécondes, n'a jamais trouvé dans son âme aucun écho qui y répondit. Les Américains sont restés froids devant ce spectacle magnifique, comme le marchand habile qui fait ses affaires en passant à travers les merveilles du monde, sans perdre son temps à les considérer. Cooper, il est vrai, a eu le sentiment de cette situation, mais on ne peut nier que généralement ses œuvres manquent de puissance et de chaleur ; et qui pourrait dire qu'il n'eût jamais rien produit, si Walter Scott n'avait pas écrit avant lui ? ”

La raison de cette stérilité, dont semblent frappées les intelligences américaines, est facile à saisir : c'est que l'égoïsme et la passion de l'or ont étouffé en eux la vie de l'âme, le sentiment, l'amour, cette source féconde d'où découlent les grandes pensées et les nobles actions, ce foyer divin où s'allume le feu sacré de l'enthousiasme et de l'inspiration, qui fait éclore le génie.

qui s'entendait en puissance matérielle, l'empereur Napoléon premier. ¹

A moins d'une de ces réactions souveraines, dont on n'aperçoit aucun indice, ce vaste *marché d'hommes*, qui s'appelle le peuple américain, aggloméré sans autres principes de cohésion que les intérêts cupides, s'écrasera sous son propre poids. Qui nous dit qu'alors le seul peuple de l'Amérique du Nord, (tout naissant qu'il soit aujourd'hui,) qui possède la sève qui fait vivre, les principes immuables d'ordre et de moralité, ne s'élèvera pas comme une colonne radieuse au milieu des ruines accumulées autour de lui? Que reste-t-il aujourd'hui de ces empires primitifs, qui ont tant pesé jadis sur l'Afrique et l'Asie, les colosses de Babylone et d'Égypte; tandis que l'éclat immortel, dont brillèrent les petites républiques de la Grèce, se projette jusque dans l'avenir?

Utopie! Chimère! s'écriera-t-on!—Mais n'y eut-il que l'espoir de réaliser une faible part de ce rêve légitime, ne serait-ce pas déjà un mobile suffisant pour enflammer le patriotisme d'une jeunesse enthousiaste, studieuse et intelligente? Ah! s'il nous était donné de nous adresser à la jeune génération qui voit l'avenir souriant lui tendre les bras, nous lui dirions avec l'accent de cette affectueuse émotion que l'on éprouve au sortir d'un âge auquel on vient de dire adieu :

1. "—Fontanes, disait-il un jour au grand maître de l'Université, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit. J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit."

— Vous avez devant vous une des plus magnifiques carrières qu'il soit donné à des hommes d'ambitionner. Issus de la nation la plus chevaleresque et la plus intelligente de l'Europe, vous êtes nés—à une époque où le reste du monde a vieilli—dans une patrie neuve, d'un peuple jeune et plein de sève. Vous avez dans l'âme et sous les yeux toutes les sources d'inspiration : au cœur, de fortes croyances ; devant vous, une gigantesque nature, où semblent croître d'elles-mêmes les grandes pensées ; une histoire féconde en dramatiques événements, en souvenirs héroïques. Vous pouvez, si vous savez exploiter ces ressources inépuisables, créer des œuvres d'intelligence qui s'imposeront à l'admiration, et vous mettront à la tête du mouvement intellectuel, dans cette hémisphère. Souvenez-vous que *noblesse oblige*, et que c'est à vous de couronner dignement le monument élevé par vos aïeux, et d'y graver leurs exploits en caractère dignes d'eux et de vous. Mais souvenez-vous aussi que vos pères n'ont conquis le sol de la patrie que par les sueurs et le travail, et que ce n'est que par le travail et les sueurs que vous parviendrez à conquérir la patrie intellectuelle. D'une main saisissant les trésors du passé, de l'autre ceux de l'avenir, et les réunissant aux richesses du présent, vous élèverez un édifice qui sera, avec la religion, le plus ferme rempart de la nationalité canadienne.

L'abbé H. R. CASGRAIN.

LE BON PAUVRE.

... Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines ;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : jouissez ! aux autres : enviez !

V. H.

Ah ! je sais que la vie est un banquet suave,
Une longue fête pour vous ;
Vos chants toutes les nuits m'éveillent dans ma cave :
Frères, je ne suis pas jaloux.

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cimes sereines
Le beau cèdre au riche manteau ?
Et le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau ?

Malheur au pauvre aigri qui de sa lèvre torse
Où flotte une écume de fiel,
Insulte à la justice, à l'amour, à la force
De ce Dieu qui créa le ciel !

Non, jamais je ne dis une parole amère ;
 Mon regard, troublé par les pleurs,
 Ne s'est jamais dressé contre la main sévère
 Qui m'a brisé dans les douleurs.

O Christ ! devant ton front que les épines ceignent
 Je bénis mon sort et ta loi.

N'as-tu pas dit : " Heureux celui dont les pieds saignent
 " Sur les ronces, derrière moi ?

" Il faut que l'homme souffre en son corps, en son âme ;

" Seule une larme est un trésor.

" Les pauvres brilleront au ciel comme une flamme,

" Et tiendront une palme d'or."

Tu comptes tous nos pas, nos peines infinies :

Tu le dis, soudain je te crois.....

Frappe donc, ô douleur ! redoublez, avanies,

Que je tombe sous votre poids !

Mon pauvre cœur, semblable à l'épi qu'on flagelle,

Reste vide après tant de coups.....

Mais que j'aie une larme à mon heure mortelle,

O Christ, à verser sur tes clous !

ALFRED GARNEAU.

UN NAUFRAGE DANS LE GOLFE.

Un soir de l'automne de 1855, un pilote de mes amis me fit le récit suivant :

“ Il y a de cela vingt ans ; c'était en 1835, l'année d'après le deuxième choléra. On était au premier décembre, et à cette date, comme vous savez, on peut compter sans peine le nombre des navires qui flottent dans le port de Québec.

Ce jour-là donc, la goëlette “ Sir John Goldenspring ” capitaine Gardner, appareillait, et moi, pilote, je devais la conduire jusqu'au bas du fleuve.

Nous partons. Temps sec et froid ; deux pouces de glace sur le pont et sur les cordages qui brillent comme des diamants ; cependant une belle brise de vent d'ouest nous mène en route jusqu'à l'Île-aux-Oies. Ici, comme il se faisait tard, nous mouillons.

Durant la nuit, il fit un froid des plus intenses, tellement que le lendemain matin, à notre réveil, le fleuve était tout couvert de glaçons ; nous aurions pu, sans difficulté, nous rendre à pied depuis notre navire jusqu'à l'Islet.

Malgré ce contre-temps, nous appareillons.—Pendant deux jours et deux nuits, notre bâtiment resta pris dans les glaces, allant et venant en haut et en bas, au gré de la marée. Nous n'osâmes pas jeter nos ancres, craignant que notre bâtiment ne fût coupé en deux.

Au bout du deuxième jour, le vent tourne encore à l'ouest ; nous nous trouvions alors à la hauteur de Kamouraska. Comme le chenal du sud était complètement obstrué par les banquises, nous filons par le nord des îles.

Au Cap Sainte-Anne, un coup de vent emporte une partie de nos voiles ; malgré cela, nous atteignons l'île d'Anticosti. Ici le vent tourne à l'est, et nous hélons un bâtiment en détresse, le *Columbus* ;—quelques jours auparavant, ce bâtiment était avec nous dans la traverse de Saint-Roch.

Nous recueillons l'équipage, et prenons au navire abandonné les voiles qui nous manquent.

Le lendemain, une tempête de sud-ouest, accompagnée d'une furieuse bordée de neige, nous pousse nous ne savons trop dans quelle direction. Vers dix heures du soir, le temps s'éclaircit, et, à notre grande surprise, nous nous trouvons tout près de terre, par le travers d'une grande baie que nous avons appris plus tard être la baie Saint-George, Terre-Neuve.

Ici une grande discussion s'élève ; l'un veut aller au sud, l'autre au nord, celui-ci, à l'est, celui-là, à l'ouest. Le capitaine Gardner était malade et cloué à son lit. Comme nous avons dépassé la limite du pilotage, la charge du bâtiment était tombée aux mains du capitaine que nous avons recueilli. Or, ce capitaine n'était pas de la tempérance totale..... au contraire, il levait souvent le coude. Ajoutez à cela qu'il en était à son deuxième voyage en Canada, et vous aurez une idée des connaissances de ce garnement.

Après avoir longtemps discuté, argumenté, moi qui n'avais pas clos l'œil depuis sept jours, et qui avais

la tête pas mal pesante, je descends à ma chambre et m'endors, non sans avoir bien recommandé à mon apprenti de rester sur le pont, et de m'avertir s'il survenait quelque chose.

Je dormais depuis quelques minutes seulement, quand, tout à coup, une secousse violente m'éveille en sursaut;—je saute à bas de mon lit, et tombe..... dans l'eau jusqu'aux genoux.

Je regarde en haut, et par l'ouverture pratiquée au plafond de ma chambre, je crie à mes gens de venir à mon aide ; ils me saisissent par les bras, et me hissent sur le pont, moi et un chat, qui, se trouvant par hasard dans ma chambre, chercha un refuge sur mes épaules.

A peine étais-je rendu sur le pont que le navire s'ouvrit en deux.

Nous n'étions qu'à un arpent et demi de terre à peu près, mais l'eau était très-profonde. Quelle nuit, grand Dieu ! De l'eau, de la neige, de la glace partout ! Chacun se lamente à sa manière ; l'un prie, l'autre jure. Patrick, le seul irlandais catholique de l'équipage, prie avec une ferveur à faire sortir les larmes ; le capitaine, au contraire, (celui que nous avions recueilli) pousse des blasphèmes capables d'épouvanter les cieux. " Tais-toi donc, criait-il à Patrick, crois-tu que le bon Dieu peut nous voir ici, derrière ce maudit cap qui est là ? " En disant ces mots, il se jette à la mer et gagne terre à la nage. Chacun en fait autant. Dans l'espace d'une demi-heure le bâtiment avait été réduit en pièces, et nous ne restâmes plus que deux cramponnés à un des débris du navire : le capitaine Gardner et moi.

Nous tenons conseil. Le capitaine veut que je me jette à l'eau : " C'est bien aisé, lui dis-je, je ne sais pas nager, et vais gagner le fond comme une ancre." Quant

à lui, il ne fait ni un ni deux, il s'élançe à la mer ;..... je le vis s'enfoncer sous l'eau pour ne plus revenir.

Me voilà seul. Il n'y a pas de temps à perdre, et bon gré mal gré, il faut bien prendre mon parti. Je regarde autour de moi, et tout à coup, j'aperçois, derrière le bâtiment, une ligne blanchâtre où la mer vient déferler. " Il faut que ce soit là, me dis-je à moi-même, ou un rescif, ou un ras de courant." J'examine encore, je jette une pièce de bois dans cette raie blanche, et voyant qu'elle reste stationnaire, sans monter ni descendre, je conclus que c'est une ligne de rochers. Je lâche les cordages, et me laisse glisser ;..... heureusement j'atteins le fond ayant de l'eau jusque sous les bras.

Je suis la ligne blanche, sondant le terrain à l'aide d'un bâton qui m'était tombé sous la main, je ne sais trop comment, et m'appuyant solidement sur mes deux jambes, à chaque vague, pour n'être pas jeté sur le côté. Enfin, avec la grâce de Dieu, j'atteins le rivage.

Ici nous nous comptons. Trois manquent à l'appel : le capitaine Gardner, que j'avais vu se noyer sous mes yeux, un homme de l'équipage qui s'était noyé également, et le maître d'hôtel que nous parvîmes à retirer de l'eau avec la plus grande difficulté, mais qu'à cause de son épuisement, nous laissâmes mourir tranquillement sur un rocher. Nous étions vingt-cinq avant le naufrage ; notre nombre se trouvait donc réduit à vingt-deux, sans abri, sans nourriture, dans la neige jusqu'aux genoux, ne sachant pas où nous étions, encore moins de quel côté nous diriger.

Devant nous, un cap haut de cinq-cents pieds, tout couvert de neige ; derrière nous, la mer ! Pour tous vêtements, j'avais des bas aux pieds, des caleçons aux

jambes, l'épaisseur de ma chemise toute mouillée sur les épaules ; du reste nu-mains, nu-tête.

Nous nous décidons à gravir le cap ; ce n'était pas chose facile. Pour mon compte, je l'ai redescendu deux fois, beaucoup plus vite que je ne l'aurais voulu, roulant avec la neige, et ne m'arrêtant à chaque fois que quand j'avais l'eau sous les bras. Enfin, après une troisième tentative, je parvins au sommet : cette ascension m'avait coûté la perte de mes bas.

Une fois sur le cap, une nouvelle question se présente. De quel côté faut-il se diriger ? Comme la brise était très-forte, et qu'elle soulevait une *poudrerie* à nous aveugler, nous décidons de gagner la forêt, qui nous promettait, au moins, un peu d'abri.

Nous voilà donc en route, et nous marchons..... marchons.... marchons encore pendant trois mortels jours et autant de nuits, toujours au milieu de la neige, n'ayant pour réparer nos forces épuisées que quelque grappes de *pimbina* que nous trouvons ça et là dans la forêt. Enfin au bout de la troisième journée, nous nous pensions bien loin du lieu de notre naufrage, sur le point de découvrir quelques habitations peut-être, lorsque, —jugez de notre désespoir—nous venons aboutir juste à l'endroit d'où nous étions partis ; vous savez que c'est là ce qui arrive souvent aux personnes non habituées à marcher dans les bois. Quelques-uns de nous, parmi lesquels mon apprenti, se rendirent au bâtiment, dans l'espoir de retrouver quelques provisions ; ils ne découvrirent qu'un os de bœuf dont ils sucèrent la moelle, et deux ou trois biscuits trempés d'eau salée ; —j'en eus un pour ma part.

Reprenant notre courage à deux mains, nous nous remettons de nouveau en route. Durant les quatre

jours précédents, pas un de nous n'était mort; le cinquième jour, six moururent, et j'ai remarqué que tous ceux qui ont cédé au sommeil ont eu le même sort, à l'exception de moi et de deux autres dont je vous parlerai tout-à-l'heure.

Ce fut ce jour là-même que mourut ce pauvre Patrick avec qui je m'étais associé, comme compagnon de route. Pauvre Patrick! je me rappelle encore toutes les circonstances de sa mort, comme si c'était aujourd'hui; il me semble le voir encore;..... tout à coup il se jette par terre et me dit: "Pilote, je vais mourir!..... Quand je ne serai plus, tu prendras mon gilet, mes souliers et mon casque, tu me tourneras la tête vers le nord, tu recouvriras mon corps de branches....."—Ce furent là ses dernières paroles; l'instant d'après il avait rendu le dernier soupir.

Epuisé de fatigue, je m'étendis sur son cadavre et m'endormis. Je me réveillai au bout de je ne sais combien de temps; et, à mon réveil, je fus tout étonné de voir mes pieds et mes jambes roides comme des barres de fer.

Je m'emparai du casque de Patrick dont je coupai les attaches avec mon couteau, je lui enlevai son gilet, et ses souliers. Je fis des efforts pour lui tourner la tête vers le nord, ainsi qu'il me l'avait si bien recommandé, je voulus casser des branches pour recouvrir son cadavre, je ne le pus, les forces me manquèrent.

Ce jour-là encore mourut notre chien, un gros dogue qui n'avait fait que pousser les hurlements les plus plaintifs depuis notre naufrage, et qui succomba à la fatigue et à l'épuisement.

A partir de ce moment il me passa de drôles d'idées

par la tête ; j'avais l'esprit tout troublé. Tantôt, il me semblait voir se dresser devant moi de magnifiques châteaux ; tantôt je croyais entendre les chiens aboyer ; tantôt encore je voyais la fumée sortir des cheminées, et me flattais de voir bientôt un terme à nos souffrances. Vaine illusion ! c'étaient des têtes de sapins et d'épinettes que je prenais pour des châteaux.

Cependant, nous marchions toujours..... et huit grandes journées s'étaient écoulées depuis notre naufrage. Deux matelots, deux beaux-frères, demandèrent comme une faveur qu'on les étendit l'un en face de l'autre, qu'on les recouvrit de neige jusqu'au cou, et qu'on les laissât mourir ; c'est ce que nous fîmes.

Vers la fin de cette journée, nous trouvâmes une hache dans le bois ; un peu plus loin nous aperçûmes une grange remplie de foin, et dans laquelle nous découvrîmes un morceau de beurre et quelques biscuits ; je voulus rester ici, déclarant à mes compagnons que je n'avais pas la force d'aller plus loin.

Ce fut alors qu'un jeune matelot de l'équipage, d'une force et d'un courage plus qu'humains, vint à mon aide et me força de le suivre, me disant que tant qu'il me resterait un souffle de vie, il m'obligerait à marcher. Sans ce jeune homme, qui répondait au nom de Tom, pas un de nous n'aurait survécu, tant notre découragement était profond.

En effet, à partir de cette grange pas moins de trois rivières vinrent coup sur coup s'opposer à notre passage. Tom se mit à l'œuvre, construisit de petits radeaux avec des branches, et nous traversa les uns après les autres, tantôt poussant le radeau avec une perche, tantôt se jetant à l'eau jusqu'au cou et le conduisant avec ses bras.

Après avoir ainsi passé la troisième rivière, nous aperçûmes quelques vaches dans un bois ; évidemment nous n'étions pas loin des habitations. Nous forçâmes ces vaches à marcher et les suivîmes. L'instant d'après nous frappions à la porte d'une cabane ; il était environ huit heures du soir. En arrivant à cette cabane, je tombai dans une de ces fontaines semblables à celles que nos gens ont quelquefois auprès de leurs maisons, et je faillis m'y noyer ; cette demeure était occupée par une famille écossaise qui parut bien contrariée de notre visite, attendu la brèche que nous devions faire à ses provisions plus que précieuses, et déjà même fortement entamées.

A quelque distance de cette première cabane s'en trouvaient deux autres. Les habitants de ces trois maisons se réunissent donc, et après conseil tenu entre eux, ils nous divisent en deux bandes ; ceux pour qui il y a encore quelque espoir de salut sont envoyés à un village plus considérable, situé à une distance de quelques milles ; moi et deux matelots de l'équipage, on nous enferme dans une hutte, au milieu de laquelle on allume un grand feu. On nous dit que tenter de nous sauver est peine perdue, et qu'il serait inhumain de notre part de vouloir manger les provisions qui profiteront si bien à ceux pour qui il y a encore espoir. En conséquence de toutes ces raisons, on nous fait don à chacun d'un hareng fumé et de deux pommes de terre puis, on nous souhaite une bonne nuit, et..... un bon voyage !

A peine étions-nous ainsi installés que voilà un de mes compagnons qui entre dans un délire furieux. Il saisit un banc qui se rencontre sous sa main, et se met à me frapper à la tête, en me disant : " Pilote,

je vais te tuer, c'est toi qui nous a fait faire naufrage." Enfin, notre homme fait si bien qu'il passe au beau milieu du feu, et que le feu prend à ses bas. Ses bas brûlent, ses jambes brûlent, et il ne le sent pas. Craignant qu'il ne mette le feu à la cabane et nous fasse rôtir tous trois, je me traîne comme je puis, sur les genoux et les coudes, je le pousse et parviens à le mettre dehors. Le lendemain, on le trouva mort, dans une mer de melasse. Notre homme avait aperçu une tonne dans un coin, et croyant y trouver autre chose que de la melasse, il s'était couché, la bouche tendue dans la direction de la champelure; puis il avait ouvert cette dernière et n'avait pas eu la force de la refermer.

Deux jours plus tard mon autre compagnon mourut.

Je demurai trois jours entiers dans cette hutte maudite, n'ayant mangé, durant ce temps, que les trois pommes de terre qu'on m'avait données, le hareng étant immangeable.

J'étais donc là, faible à ne pouvoir plus remuer, et me préparant de mon mieux à mourir. Tout à coup, la porte de ma cabane s'ouvre, et je vois entrer deux grands et gros garçons qui viennent droit à moi et me demandent si je suis français. Sur ma réponse affirmative, ils m'annoncent qu'ils viennent me chercher; qu'ils ont été envoyés à cet effet par leur grand-mère, vieille française qui demeure à quelques milles de là, laquelle a entendu parler de moi, et s'intéresse à mon sort;—je ne me le fais pas dire deux fois, et je pars avec eux.

Il me portèrent dans leurs bras, et après quelques heures de marche, nous parvînmes à un village assez considérable où je retrouvai mes anciens compagnons,

plus les deux beaux-frères que nous avions ensevelis sous la neige ; on était allé à leur recherche, le troisième jour après que nous les eûmes laissés sur la route, et, chose que je n'ai jamais pu m'expliquer, ils vivaient encore.

Je fus l'objet de toutes sortes de bons soins et d'attentions délicates de la part de ma famille adoptive, que je prie Dieu de bénir.

Cependant je n'étais que depuis quelques jours seulement dans leur maison, lorsque tout à coup, et à quel propos je n'en sais trop rien, un français qui se trouvait dans ce village, par hasard, se prit d'une passion étrange pour la chirurgie. Le fait est que chacun de nous avait quelque partie du corps plus ou moins gelée : l'un, les pieds, l'autre les mains, celui-ci, la jambe, un même, la cuisse.

De gré ou de force, notre homme s'emparait, chaque jour, de quelque pauvre misérable, et le soumettait à ses opérations barbares.

Un jour je le vis à l'œuvre, et les cheveux m'en redressent sur la tête, rien que d'y penser. Sur une table étaient rangés un ciseau de menuisier, un maillet, une écorce, de cèdre, un plat d'eau et du linge. Avec l'écorce, il ceignit le bras fortement, le ciseau fut appliqué sur le poignet, et en trois coups, la main était d'un côté, le bras, de l'autre. "Est-ce comme ça, lui dis-je, que vous faites les opérations dans ce pays-ci?"

— "Est-ce que par hasard, vous y trouvez quelque chose à redire?" reprit mon homme, "préparez-vous, votre tour arrive."

Le lendemain, notre docteur amputa une cuisse ; c'était celle d'un de ces deux matelots que nous avions

laissés dans le bois, et recouverts de neige. L'opération fut faite à l'aide d'un couteau de cuisine et d'une égoïne; elle fut si bien faite que l'opéré mourut quelques heures après. Deux autres perdirent encore le même jour l'un, des doigts, l'autre, des orteils, toujours avec le ciseau et le maillet. Enfin, mon tour avait été fixé au dimanche.

Ce jour-là, je me levai de grand matin. Je demandai un couteau et une pierre. J'aiguïsai mon couteau, et me mis en frais de m'opérer moi-même. Aidé d'un des garçons de la maison, je m'amputai neuf orteils..... c'est depuis-ce temps-là que je boite en marchant !

Je demeurai dans la cabane de cette vieille française ou *jerisiaise* (car la vieille ne connaissait pas trop son origine) jusqu'au 15 Mai. Alors je dis adieu à mes hôtes, et m'embarquai à bord d'une goëlette venue dans ces parages pour la pêche aux loups-marins, et qui faisait voile vers les Iles de la Madeleine.

Rendu aux Iles de la Madeleine, on me débarqua sur la grève, et je me mis à me promener sur le rivage, ne sachant trop à quelle porte aller frapper, lorsque tout à coup, un vieillard m'aborda et me dit : " Étranger, je vous offre ma maison pour abri, mais malheureusement, je ne puis vous offrir rien à manger. Depuis plusieurs jours, moi et ma famille nous n'avons pour toute nourriture que de l'eau de foin bouilli."

Le fait est qu'une disette affreuse régnait dans l'Ile. Une goëlette qui devait apporter des provisions à ces pauvres gens l'automne d'auparavant, n'était pas venue, de sorte qu'ils étaient réduits à la dernière extrémité.

J'acceptai l'offre de ce bon vieillard, et heureusement, comme vous allez voir, je pus me rendre utile à lui et à sa famille, ainsi qu'à plusieurs autres de l'endroit.

Au large des îles de la Madeleine se trouvaient un assez grand nombre de barques de pêcheurs américains. Or à cause de l'inimitié qui existait entre ces américains et les habitants des îles, les premiers ne voulaient fournir aux insulaires aucune provision ; je me décidai d'y aller.

A peine leur eus-je dit que j'étais Canadien et pilote qu'ils m'accueillirent à bras ouverts ; ils chargèrent mon canot de provisions que j'allai distribuer aux gens de l'île. Je fis de nouveau plusieurs visites à ces Américains, et toujours avec le même succès.

Après un séjour de trois semaines dans ces lieux, je m'embarquai à bord d'un bâtiment qui faisait voile vers Québec ; M. Brossard, curé de l'endroit eut la générosité de me prêter cinq piastres.

J'arrivai à Québec avec mon apprenti, (qui est aujourd'hui pilote) le 29 juin. J'eus beaucoup de peine à me faire reconnaître des miens qui me croyaient mort et enterré depuis longtemps.

.....
.....

Trois années entières s'étaient écoulées depuis ces événements, lorsqu'un jour, un anglais, se donnant comme étranger, vint me demander à ma résidence, rue Saint-Joseph. Jugez de ma surprise, lorsque je reconnus l'ancien capitaine du *Columbus* ! Inutile de vous dire que nous passâmes un plaisant quart d'heure ensemble, et que la conversation ne languit pas. Il partait, sous quelques jours, pour l'Angleterre avec un bâtiment dont il avait le commandement, et me demanda de vouloir bien le piloter ; ce que je fis.

Lorsque je le quittai, au Bic, j'eus malgré moi, un

serrement de cœur. En effet, son bâtiment était un des plus vieux et des plus usés que j'aie jamais vus ; je n'aurais jamais voulu affronter les tempêtes de l'océan avec une pareille bicoque. Malheureusement mes pressentiments se sont réalisés ; le pauvre capitaine fit naufrage durant la traversée et se noya.

Je n'ai jamais revu aucun de mes autres compagnons ; seulement quelques matelots de passage à Québec, sont venus de temps à autres frapper à ma porte, disant qu'ils avaient fait autrefois un naufrage avec moi et qu'ils désiraient bien me voir ; malheureusement, j'étais toujours absent dans ces circonstances. A plusieurs reprises aussi, d'autres pilotes m'ont dit avoir vu des matelots qui demandaient de mes nouvelles, et leur parlaient de cette aventure ; il n'y a pas plus de trois ans que l'un d'eux s'informait si je vivais encore. J'ai oublié de vous dire que deux ans après mon retour j'ai revu, à Québec, un des petits fils de cette vieille femme qui m'avait hébergé sur l'île Saint-George : le pauvre jeune homme, je l'ai fêté de mon mieux."

Tel fut le récit de mon vieil ami.

L

CHRONIQUE.

10 janvier, 1866.

Les directeurs du *Foyer Canadien* m'ayant fait l'honneur de me choisir pour rédiger la chronique mensuelle, je croirais mal reconnaître cet honneur, je craindrais de manquer au respect que je leur dois et de faire injure à leur discernement, si j'osais dire ma façon de penser sur ce choix qu'une bienveillance sans doute exagérée a pu seule leur inspirer. Mais enfin, puisque le sort en est jeté, je suis les enseignements de la politique du jour, je me soumetts aux faits accomplis, et j'accepte le fardeau. Il n'y a plus qu'à faire mon possible pour que le lecteur n'ait pas trop à se plaindre d'une bienveillance que je n'espère point lui voir partager, malgré le vif besoin que j'en ressentirais. A mon début, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on veuille bien tenir compte des difficultés que présente la tâche qui m'est imposée. Il n'est pas aussi aisé qu'on le pense d'intéresser un public éclairé en passant en revue les événements de chaque mois. Ces événements, la plupart du moins, sont déjà connus par les publications journalières, et un recueil périodique ne peut jamais prétendre à donner des nouvelles à sensation. Sa mission, telle que je l'entends, serait plutôt de réunir en quelques pages suivies ce qu'il y a de plus saillant dans les mille incidents qui, sans liaison aucune, sont éparpillés chaque jour sur des feuilles éphémères. Les exigences de la publicité quotidienne contraignent souvent à tronquer le récit des événements, à le diviser en plusieurs morceaux épars, si bien que ceux dont la profession n'est pas d'étudier spécialement ces choses perdent très-souvent le fil de la narration avant qu'elle ne soit rendue à la moitié. Voilà justement ce à quoi une revue du mois est appelée à remédier. Le principal objet d'un

chroniqueur consciencieux doit être de suivre tout ce qui se passe, d'écouter tout ce qui se dit, pour exposer à la fin des trente jours l'enchaînement régulier de l'histoire contemporaine. Ceux qui, faute de goût, de moyens ou de loisir—et dans l'une ou l'autre de ces trois catégories se trouvent bien des gens—ne peuvent suivre pas à pas la marche des événements, ne peuvent lire jour par jour les nouvelles plus ou moins dignes d'attention qui nous arrivent de toutes les parties du monde, ceux-là, dis-je, aimeront peut-être à jeter un coup d'œil distrait sur ces lignes qui retraceront en un instant ce que le mois aura présenté de plus remarquable. Si dans cette analyse mensuelle il m'arrive quelquefois de faire un effort pour m'élever jusqu'à la philosophie de l'histoire, je me garderai bien en tout cas de descendre jusqu'à la polémique, dès ce jour exclue, par décret, de ces paisibles pages. Je comprends du reste qu'il serait inconvenant d'élever ici la voix *grincheuse* de la politique au milieu des suavités de la littérature.

Reconnaissons le cependant ; par le temps qui court la politique prend des allures beaucoup plus douces,—beaucoup moins inhumaines serait peut-être le mot,—que par le passé. En Canada, le projet de confédération, aidé de circonstances particulièrement favorables, a eu pour effet, en attirant l'attention sur une question sérieuse et importante, de mettre fin aux invectives personnelles des uns et de prévenir ainsi les représailles des autres. Les discussions sont plus calmes, plus raisonnées ; les journaux, ressentant cette bénigne influence, sont à coup sûr plus polis, sinon mieux rédigés, qu'ils ne l'étaient il y a quelques années ; on y discute plus souvent les principes que les individus, ce qui n'a pas toujours été. Sans doute que sur ce chapitre, il y a encore beaucoup à désirer, mais il y a progrès du moins, et progrès sensible, cela soit dit sans nullement prétendre combattre pour mon clocher.

Une chose à laquelle notre presse n'attache peut-être pas assez d'importance, c'est la connaissance des affaires d'Europe. On a beau dire, notre orgueil a beau se révolter, c'est l'Europe qui nous donne le ton en tout et partout ; c'est l'Europe qui gouverne

l'Amérique. En Europe sont les grandes puissances qui exercent de ce côté-ci de l'Atlantique une influence due autant à la finesse de leur diplomatie qu'à la force de leurs armes ; en Europe est le siège suprême de l'Eglise catholique qui commande à deux cent millions de sujets dispersés sur toute la surface du globe ; sur l'Europe, en un mot, se tournent les regards du monde civilisé, c'est d'elle qu'on attend la vie et la lumière. Et cependant notre presse laisse généralement passer inaperçus la plupart des événements qui s'y accomplissent. Nos confrères d'une autre origine sont sur ce point plus avancés que nous. Je ne ferai que me conformer aux désirs des directeurs de ce recueil en prêtant une attention toute particulière aux événements de l'ancien monde. Il me semble d'ailleurs qu'il est du devoir de tout homme intelligent de les suivre assidûment.

Bien des choses auxquelles s'attachera plus tard un intérêt historique ont tour à tour agité notre planète durant l'année qui vient de s'écouler. Ce qu'il y a de plus frappant dans l'histoire de 1865 c'est la disparition presque simultanée de ces hommes qui, investis de la confiance du souverain ou des sujets, présidaient aux destinées des nations, ou du moins prenaient à leur gouvernement une part éminente. En même temps que, victime d'un des plus barbares et des plus criminels attentats dont l'histoire fasse mention, le président Lincoln tombait assassiné dans un théâtre ; en même temps les nouvelles d'Europe nous apprenaient la mort du duc de Morny, l'homme qui conseilla et dirigea le coup d'état du 2 Décembre, et qui fut, depuis, le bras droit de Napoléon III. Un peu plus tard est venue la mort du premier ministre de la grande Bretagne, lord Palmerston, entré depuis plus de cinquante ans dans les conseils de la couronne, et qui semblait, dans les derniers temps de sa vie, s'être tellement identifié avec la prospérité du peuple que sa perte paraissait irréparable. Chose extrêmement rare, et qu'il ne nous sera probablement jamais donné de revoir, après avoir pendant si longtemps tenu les rênes du gouvernement, Lord Palmerston est mort l'idole de ceux qu'il avait gouvernés. Un gouvernant encore plus populaire, sinon plus

illustre que Lord Palmerston, et qu'une mort cruelle vient d'enlever, c'est Léopold I^{er}, roi des Belges. Né dans le protestantisme, et appelé au trône de Belgique en 1831 par le parti catholique qui venait, le mousquet en mains, de conquérir l'indépendance de a patrie contre les partisans de l'union avec la Hollande, Léopold n'a cessé, durant les trente-cinq années de son règne, d'être regardé, comme le type accompli du roi constitutionnel. De son trône étroit, il donnait de sages avis aux plus puissants monarques, et sa réputation de Nestor moderne est connu de tout le monde.

C'est ainsi que dans l'espace d'un an, quatre des principales puissances de la terre ont perdu ceux qui les guidaient dans le sentier périlleux de la gloire et de la fortune. Ah ! l'inconstance des choses humaines ! plaise à Dieu que l'année qui commence ne soit pas aussi fatale à leurs successeurs ! Plaise à Dieu aussi que ces successeurs aient assez d'habileté et de prévoyance pour tenir sûrement le timon des affaires ! La situation est quelque peu embarrassée, et il est besoin de fortes intelligences pour tirer la diplomatie du chaos où elle s'engloutit. L'Europe est en paix, elle l'a été durant toute l'année ; les Etats-Unis viennent de mettre bas les armes, et cependant l'agitation dans les esprits n'a jamais été plus vive : de tous côtés, on semble redouter la guerre, on semblo l'entrevoir comme une fatalité nécessaire, inévitable, sans laquelle les difficultés de l'heure présente ne pourraient être tranchées. Les rapports entre les Etats-Unis et la France sont principalement de nature à contrarier les désirs des amis de la paix universelle.

En entreprenant la tâche ardue d'installer sur le trône d'Iturbide un monarque issu d'une dynastie européenne, l'Empereur des Français n'avait point prévu, sans doute, les entraves sans cesse renaissantes qui ont retardé l'accomplissement de son travail herculéen, destiné à détruire ou à subjuguier l'hydre révolutionnaire. Il n'avait point prévu surtout le rétablissement aussi prompt de l'Union américaine. Il comptait bien pacifier le Mexique, avant qu'il ne fût au pouvoir des Etats-Unis d'y mettre obstacle. Mal-

heureusement, rien de tout cela n'a pu être réalisé assez tôt. Le Mexique est encore en pleine insurrection, et les Américains se sont donné le baiser de paix derrière les murs démantelés de Richmond, boulevard de la confédération du Sud. Ils se sont donné ce baiser de paix, et avant même de songer aux termes de la réconciliation, et ils ont tourné leurs regards vers le trône impérial du Mexique qu'ils considèrent comme une menace permanente, comme un danger pour leurs démocratiques institutions. Les vingt-mille français qui, de leurs baïonnettes, soutiennent ce trône chancelant, ont le don d'inspirer une défiance toute particulière à Washington. Sous un prétexte quelconque une armée américaine se tient sur les bords du Rio Grande, sur la frontière de l'Empire mexicain, et, par des manœuvres connues, favorise la petite guerre de guérillas que Juarez est parvenu à maintenir jusqu'à présent. Ces circonstances ont occasionné, je n'oserais dire justifié, l'adoption par l'empereur Maximilien de mesures excessivement rigoureuses. Un décret ordonne de mettre à mort, sans autre forme de procès, tous les hommes pris les armes à la main et combattant l'autorité légitime de l'empereur. Ce décret toutefois, n'a peut-être pour but que de jeter l'effroi parmi cette classe d'intrigants qui se moquent des convulsions politiques, parce qu'ils n'en sont pas atteints, et qui se font un jeu de révolutionner ce pays, parce qu'ils n'ont rien à perdre aux révolutions.

Il n'y a que la main protectrice de l'empereur des Français pour soutenir Maximilien. Sans cette protection toute puissante, son trône aurait déjà croulé depuis longtemps. La hiérarchie catholique qui lui fut favorable à son avènement, parcequ'elle espérait le voir servir l'Église avec une fidélité digne de la catholique maison d'Autriche, dont il est issu, a été fort désappointée en le voyant s'insurger contre les décrets du souverain-pontife et s'emparer d'une partie des biens du clergé. Aujourd'hui, si le clergé mexicain n'est pas précisément hostile à l'empire, on sait du moins qu'il verrait sa chute avec assez d'indifférence. Mais cette catastrophe ne peut avoir lieu que si Napoléon retire ses troupes, et il n'est point probable qu'il s'y résigne en présence des

menaces du gouvernement de Washington. Le drapeau de la France ne saurait fuir devant les injonctions diplomatiques de M. Seward, non plus que devant les régiments du général Grant. L'entreprise est désormais trop avancée, la France ne peut laisser à moitié faite son œuvre de régénération.

Non, les armées françaises ne sauraient évacuer le Mexique; c'est déjà bien assez qu'elle évacuent les états du Pape, et les laissent à la merci des bandes Garibaldiennes. Il est d'usage de toujours appeler Etats du Pape le petit territoire resté sous la domination civile de l'auguste chef de l'Eglise catholique; mais Garibaldi, Cialdini et tous ces chefs de bandits, plus ou moins émissaires de Victor-Emmanuel, ont tellement rétréci le territoire pontifical qu'il en est devenu pour ainsi dire microscopique. Le rêve de ceux qui ne voulaient laisser au Saint-Siège que la ville de Rome avec un jardin de campagne est presque accompli, ou dans tous les cas, est à la veille de l'être. Et Rome elle-même, si Dieu ne la protège par quelque manifestation élatante de sa Providence, Rome ne tardera pas à devenir la proie de ceux qui se disent les amis de la gloire de l'Italie et qui ne sont au fond rien autre chose que les ennemis jurés de l'Eglise. Ce qu'ils veulent, ce n'est pas tant, quoiqu'ils en disent, de régénérer l'Italie comme de renverser la plus puissante barrière que la révolution ait rencontrée jusqu'à ce jour. La révolution a pu, dans notre siècle, ébranler, renverser tour à tour, la plupart des têtes couronnées de l'Europe, elle a pu gagner des complices à ces forfaits jusque dans les palais des souverains, et faire des adeptes jusque sur les marches du trône, mais à Rome elle n'a trouvé personne qui voulût transiger avec elle; le gouvernement romain, suivant les conseils de l'Eglise, comme il est le représentant de ses doctrines, s'est montré inexorable à toutes ses séductions. Voilà pourquoi il est devenu le point de mire du radicalisme, l'objet de la haine invétérée de la révolution. Et tant qu'il restera une ombre de gouvernement pontifical, on peut être sûr que cette haine ne sera pas assouvie.

Pendant longtemps l'opinion publique avait refusé de croire à cette évacuation des états pontificaux par les troupes françaises. Bien que stipulée par la convention du 15 septembre 1864, conclue entre l'Italie et la France, cette évacuation paraissait tellement opposée aux intérêts de la catholicité, qu'on ne pouvait croire que l'empereur se décidât jamais à la mettre à exécution. Il n'est que trop vrai cependant qu'il s'y est décidé; déjà une partie des régiments français sont revenus dans leur patrie, et le reste doit y être rappelé bientôt.

Il ne suffit pas toutefois pour régner sur les peuples de leur avoir imposé sa domination par la force de la mitraille et de la baïonnette. Victor-Emmanuel en fait aujourd'hui l'expérience dans ses possessions usurpées de Naples, de Toscane, des Marches, des Romagnes et de l'Ombrie. Dans les dernières élections, une portion considérable de la population s'est abstenue de donner son suffrage, voulant, par ce silence obstiné, protester contre le régime qui lui a été imposé. Les pays étrangers n'ont pas tant hésité à s'incliner devant l'usurpateur. Le souverain qui commande à la nation très-chrétienne de France, et Sa Majesté très-catholique la reine d'Espagne ont reconnu l'usurpation. Il ne reste plus que la catholique Autriche, qui en aurait sans doute fait autant, n'eût été la question de Venise qui préoccupe l'attention de ses hommes d'état pour le moins autant que la question de Rome. Et pendant ce temps-là, la révolution triomphe dans la personne des ministres du roi galant-homme.

En attendant qu'elle se réalise, cette chimère de l'unité italienne a donné naissance au rêve de l'unité allemande. C'est M. Thiers qui le déclarait à la dernière session du corps législatif de France; la politique française en Italie pourrait bien être finalement la dupe de ses propres calculs. L'unité des puissances allemandes porterait un coup funeste au prestige de la politique française et à son influence sur le monde. La Prusse et l'Autriche, non contentes de se partager les duchés qu'elles ont enlevés au Danemark, jettent un regard de convoitise sur les états plus faibles de la confédération germanique. Malgré les difficultés intérieures qui

les rougent, ces deux puissances, n'en ont pas moins une ambition démesurée de s'agrandir aux dépens de leurs voisins. M. de Bismark, le plus habile homme d'état que la Prusse ait eu depuis le Grand Frédéric, trouve moyen de contenir les bruyantes fureurs de la chambre des représentants tonnante contre ses violations des droits du peuple, en même temps qu'il montre dans la diplomatie une dextérité dont se plaignent assez souvent la morale et la justice. Maintenant que les deux grandes puissances allemandes ont pris goût au partage des faibles, il ne sera pas facile de mettre une borne à leur ambition, de leur dire : vous viendrez jusqu'ici, mais vous n'irez pas plus loin. Il y a encore des petites puissances à dévorer. La Hollande et la Belgique, par leurs divisions intestines, leurs querelles religieuses et politiques invétérées, semblent appeler le sceptre de l'étranger pour y mettre fin.

Si l'unité italienne est un défi porté à l'Eglise, l'unité allemande serait une menace pour la France, et, pour les petites nationalités qui l'environnent, un symptôme d'anéantissement.

La France a de l'autre côté de la méditerranée des intérêts non moins précieux à surveiller. L'Algérie, conquise par les armes de Charles X tombant du trône, défendue sous Louis-Philippe par les troupes de terre et de mer, théâtre où s'illustrèrent tour à tour Bourmont, Changarnier, Lamoricière, Bugeaud, Joinville et d'Aumale, n'est guère plus subjuguée aujourd'hui qu'elle ne l'était alors. L'Arabe du désert déteste le Français autant qu'au premier jour de la conquête, et le Kabyle est resté ce qu'il était. Quand, au neuvième siècle, les hommes du Nord se jetèrent sur l'empire de Charlemagne, Gosselin, alors Archevêque de Paris, cria : " convertissez les Normands et vous les aurez vaincus." Et en effet, ayant embrassé le christianisme, ils devinrent les plus fidèles sujets des successeurs de Charlemagne. Mais la France d'aujourd'hui fait peu de cas de ces enseignements. Bien plus, il est défendu aux chrétiens de faire du prosélytisme religieux en Algérie. L'empereur ne veut pas que ses sujets arabes soient dissuadés de suivre les lois du Prophète, et ils suivent ces lois en détestant les chrétiens et en abhorrant leur domination. La croix

seule pourrait faire une conquête durable, et il ne lui est pas permis de faire pour la chrétienté et pour la France ce que les armées les plus formidables n'ont pu réaliser. L'empereur a été lui-même visiter l'Algérie, il a vu le mal de ses propres yeux, il l'a décrit de sa propre plume dans une lettre devenue célèbre ; mais il s'est contenté d'exposer le mal, il n'a pas encore indiqué le remède.

Ces possessions d'Afrique ont coûté terriblement cher à la France, et en fin de compte, ne lui ont pas rapporté grand'chose jusqu'à présent. La Grande-Bretagne n'a jamais fait la moitié autant de dépenses pour ses colonies, et cependant elle en a retiré des bénéfices beaucoup plus considérables. Elle doit à ses colonies une partie de sa richesse et de sa puissance. Aussi, c'est bien à tort que certains écrivains systématiques lui prêtent le dessein de les abandonner. Les colonies sont trop utiles aux nations, dont la richesse repose sur le commerce et l'industrie, pour que l'Angleterre songe à se séparer des siennes. A-t-elle laissé faire la Jamaïque qui vient de s'insurger ?

Le plus grand souci de l'Angleterre, à l'heure qu'il est, c'est d'étendre le cercle de ses relations commerciales et d'asseoir son industrie sur des bases solides. La guerre lui répugne souverainement, comme on a pu le voir à l'époque de la guerre du Danemark qu'elle a laissé écraser sans lui porter d'autre secours que les vaines protestations d'une diplomatie qui n'est plus redoutée. Ses relations avec la France, avec celle qui fut pendant des siècles sa rivale acharnée, sont devenues plus amicales que jamais. Même dans le cours de l'été dernier, les flottes des deux nations ont fraternisé pendant plusieurs jours à Brest, à Cherbourg et à Plymouth, se promenant dans une pacifique allégresse sur ces eaux de la Manche où jadis Tourville, Duguay-Trouin et Jean Bart s'illustrèrent en tuant des Anglais. Aujourd'hui, le peuple anglais a soif de la paix, et ses gouvernants ne sont que trop heureux de le satisfaire. L'avènement de Lord John Russell au poste de premier ministre n'est pas de nature à changer ces goûts pacifiques. Il aura bien assez d'ailleurs de régler la question de la

réforme du cens électoral qui s'impose plus vivement que jamais à la considération des hommes d'état. M. Gladstone, l'homme le plus marquant du cabinet, bien qu'il n'en soit pas le chef, insistera probablement pour que le parlement, qui va se réunir au mois de février, s'efforce de trouver une solution à une question agitée depuis aussi longtemps.

Disons que la Suède vient d'adopter une nouvelle constitution où les catholiques sont loin d'avoir la meilleure part, que la Pologne est toujours la nation en deuil pleurant sur les ruines de ses temples incendiés par la barbarie de la Russie, et nous reviendrons aussitôt en Amérique à l'aide de l'Espagne se querellant avec le Chili. L'Espagne, incapable de faire du bruit en Europe autrement que par la chute de ses ministères qui se succèdent avec une désespérante rapidité, s'en console en portant le trouble dans ses anciennes possessions de l'Amérique du Sud, auxquelles, à titre d'ancienne mère-patrie intéressée, elle ne peut pardonner d'avoir prématurément repoussé ses bons offices. Néanmoins, son dernier différend avec le Chili n'aura probablement pas les suites graves qu'on redoutait à l'origine. L'intervention officieuse de la France et de l'Angleterre devra les prévenir. Les négociants de ces deux nations se sont plaints amèrement du préjudice que leur causent ces hostilités qui commencent toujours par un blocus dont souffrent les neutres aussi bien que les belligérants.

En outre des quatre morts illustres dont il est parlé au commencement de cette chronique, l'année 1865 a encore vu descendre dans la tombe plusieurs hommes qui s'étaient fait, dans des sphères moins élevées, une réputation pour le moins aussi méritée. Le héros de Castelfidardo, le défenseur de la papauté, mérite entre tous les autres un souvenir, une larme que lui ont déjà donnée, avec empressement, les catholiques du Canada. La mémoire de Lamoricière survivra aux ravages du temps; elle survivra à côté de celle des Turenne et des Condé, car pour célébrer sa piété et ses vertus guerrières, il a retrouvé dans Monseigneur Dupanloup un autre Bossuet.

Ici, nous avons eu à déplorer, dans l'espace de quelques jours, la perte de deux vétérans de nos luttes politiques. L'un, Sir Étienne Taché, est mort au faite des grandeurs, à la tête du gouvernement de son pays ; l'autre, M. A. N. Morin, après avoir, lui aussi, joué un rôle éminent dans l'administration de nos affaires, nous a été enlevé au moment où il travaillait à compléter la codification des lois du Bas-Canada.

Cette double perte, qu'avait précédée de quelques mois à peine, la mort de Sir L. H. Lafontaine, celle de M. l'abbé J. B. A. Ferland, le savant historien du Canada, et celle de l'honorable Joseph Edouard Turcotte, fut un rude coup pour la population canadienne-française. Le Bas-Canada tout entier fut plongé dans une douleur profonde qu'il n'oubliera pas de sitôt.

Je reviendrai sur ce douloureux sujet dans une prochaine chronique. Je parlerai aussi de l'état des colonies anglaises en général et du Canada en particulier. Le congrès des États-Unis aura sans doute alors terminé sa session, et il sera plus facile de connaître la véritable situation où se trouvent nos voisins. Avec tous ces projets, il faudra bien cependant me tenir dans le cadre étroit qui m'est réservé.

E. GÉRIN.

VARIETES.

LE CANADA ET LA FRANCE.—On lit à Paris sur une enseigne de la rue Dauphine: “ Aux Architectes Canadiens.”

On voit aussi, surtout dans la rue Vivienne, des étiquettes ainsi conçues: “ Visons du Canada.”—Inutile de dire qu'un grand nombre de ces pelleteries ne furent jamais du vison, et ne virent jamais le Canada.

On entend encore des marchandes de pommes crier: “ Reinettes du Canada.”

On voit des maîtres de poste vous demander si la lettre que vous destinez à Québec, doit être envoyée par la route de Panama.

En Belgique, on appelle les pommes de terre *des Canulus*, les peupliers de Lombardie, *des Canadas* encore.

Un Parisien pur sang vous demande quelquefois, et avec le plus grand sérieux, si vous avez apporté avec vous *votre costume*, à savoir, votre *broyet* de peaux de bête et vos plumes. A celui-là vous pouvez conter tout ce que vous voudrez, sûr d'être cru sur parole. Dites-lui que dans les différents combats que vous avez soutenus contre les Iroquois, vous avez scalpé trente ennemis, mangé dix, et brûlé douze tout vivants. Ajoutez que même dans les *sentiers* de Québec et de Montréal, deux postes considérables situés, l'un sur l'Orénoque, l'autre sur le Mississipi, on ne se hasarde jamais sans une bonne carabine au bras, dans la crainte de rencontrer des ours ou des serpents de mer. N'oubliez pas de dire qu'il fait si froid durant l'hiver, que les sermons vont se geler sur les murs de nos églises, pour dégeler au printemps.

Enfin, si l'on vous provoque en duel, acceptez ; mais à une condition : que vous choisirez les armes, à savoir : le tomahawk, ou l'arc et la flèche empoisonnée. Vous êtes sûr que l'affaire n'ira pas plus loin.

M. Duvergier de Hauranne en a dit bien d'autres.

QUESTION.—Quel est celui de tous les jeux de cartes qu'affectionnent le plus les gouverneurs du Canada ?

RÉPONSE.—Le Quatre-Sept. (Salaire de Son Excellence : 7777 louis.)

ANGLOMANIE.—Deux amis se rencontrent, le jour de l'an au matin, dans la cour de l'Archevêché :

—Je te fais les *compliments de la saison*, dit le premier.

—Et moi,—reprënd l'autre,—je te souhaite bien des *heureux retours*, plus, un beau *turn out* dans le cours de l'année, pour faire de belles *drives* dans la rue Saint-Jean, à 4h. P. M., comme le *grocer* du coin.....

ANGLOPHOBIE.—Une dame voulant aller de la Basse-Ville à Saint-Roch, prend l'omnibus. Son beau-frère qui l'accompagne, veut causer, rire, etc. Peine perdue, la dame ne répond mot.

Enfin on *débarque*.

—C'est drôle ces omnibus, dit la dame.

—Comment cela ?

—Oui, on ne peut pas même parler, ni rire.

—Et pourquoi pas ?

—N'avez-vous pas vu l'affiche : *No smoking*, il ne faut pas se moquer !

Thalberg donnait un concert à Québec, accompagné de Mullenhoër et de Mesdames Parodi et Patti. M. Charles Taché s'était placé tout près d'un musicien, chose très-commode en pareille occurrence :

“ Et vous, gens de l'art,
 Pour que je jouisse,
 Quand c'est du Mozart,
 Que l'on m'avertisse”

A un moment donné, Mesdames Parodi et Patti apparaissent sur la scène, en toilettes de bal,—la bouche en cœur, les yeux en amende, et chantent le *Quis est homo* de Rossini.

On ne comprenait rien aux paroles. L'artiste en double-croches avertit M. Taché que c'est une strophe du *Stabat Mater*. M. Taché écoute.

Enfin, les cantatrices en sont au fameux *dolentem* final, avec sa longue gamme à la tierce. M. Taché n'y tient plus:—Mais décidément, dit-il, c'est une *parodie* du *Stabat* que Madame Parodi nous chante là !

La musique d'Ascher est toujours en grande vogue dans le monde musical québécois. M. Ascher est le pianiste de S. M. l'impératrice des Français. C'est un vrai pianiste *di bravura*, dont les œuvres, peu classiques, souvent difficiles, mais toujours très-brillantes, plaisent beaucoup aux amateurs. M. Ascher est encore un jeune homme, quoiqu'il soit déjà chauve. Au clavier, où il est toujours beaucoup applaudi, il se démène comme la Pamela de M. Napoléon Mercier ; et sur ce terrain-là, il ne trouve son maître que dans le célèbre violoncelliste Servais, l'homme au monde le plus curieux à voir et le plus délicieux à entendre.

On dit que M. Napoléon Bourassa travaille actuellement à un grand tableau, dans le genre de l'hémicycle de Paul Delaroche, et dans lequel figureront les hommes les plus illustres de l'Amérique, depuis Christophe Colomb jusqu'aux célébrités modernes.

On a placé, dernièrement, dans l'église Saint-Jean, à Québec, deux nouveaux tableaux de M. Plamondon. Un de ces tableaux a pour sujet : *Sainte-Anne* ; l'autre est une copie du *Saint-Charles Borromée* de Van-Oost, croyons-nous. Ce dernier

morceau est considéré par les amateurs comme une des belles copies de notre excellent artiste.

Le juge Vallières, très-bel homme,—et le juge Vanfelson,—homme très-laid,—examinaient ensemble et avec quelques amis, les portraits des *orateurs* du Conseil Législatif, nouvellement peints par M. Th. Hamel.

Arrivé en face du portrait du juge Vallières, M. Vanfelson s'arrête et dit :

— C'est beau ! mais..... ce n'est pas ressemblant.

Le juge Vallières sourit.

Rendu vis-à-vis le portrait du juge Vanfelson, Vallières s'arrête à son tour :

— C'est bien ressemblant, dit-il,—mais..... ce n'est pas beau.

IL PARLE L'ANGLAIS COMME UNE VACHE ESPAGNOLE.—Les Vacces étaient un petit peuple qui habitaient les Pyrénées. Une partie du territoire qu'ils occupaient appartenait à la France, l'autre, à l'Espagne. Les Vacces français parlaient très-mal la langue française, et les Vacces-espagnols encore bien plus mal. Or, de Vace à vache il n'y a qu'un pas. De là, le proverbe connu en France : " Il parle le français comme une vache espagnole." En Canada, on dit indifféremment : " Il parle le français ou l'anglais comme une vache espagnole."

A ceux qui auraient lu un peu à la hâte la pièce de vers publiée dans la dernière livraison du *Foyer*, et intitulée *Le Tombeau du Marin*, nous disons : relisez-la attentivement. Les sentiments qui y sont exprimés ne sont pas factices, mais viennent bien réellement du cœur, et retracent la situation personnelle de l'auteur. Le marin, dont le tombeau repose sur la plage déserte, dans le bas du fleuve Saint-Laurent, c'est le père de notre aimable poète trifluvien, M. Benjamin Sulte. Toutes les pensées mélancoliques qui jaillissent dans cette effusion poétique ne sont qu'une trop poi-

gnante vérité. Voici ce qu'il écrivait à son ami M. E. Gérin, en lui dédiant cette pièce :

Vous qui lisez la page où je trace ces rimes,
 Il est un nom ami, que vous cherchez du doigt ;
 Je ne l'encadre point en des strophes sublimes :
 Le voyageur, c'est moi !

SULTE.

Malgré son existence laborieuse et ses souvenirs douloureux, M. Sulte n'en a pas moins ses heures de gaieté. Témoin cette joyeuse chanson qui rappelle les couplets du bon vieux temps :

Mon grand père, à quatre-vingts ans,
 Est très-vert pour son âge ;
 Sa morale de l'ancien temps
 L'est encor davantage :
 " Mes fils, dit-il, n'osèrent pas
 " Désserter ma chaumière
 " Pour aller l'oublier là-bas
 " Sur la terre étrangère ;
 " Mais vénérant par dessus tout
 " La langue des ancêtres,
 " Ils la parlaient libres partout
 " Devant nos nouveaux maîtres ! "

Grand père, ah ! grand père, à présent,
 C'est différent, c'est différent !

" Leurs soucis n'étaient pas non plus
 " D'être savants quand même.
 " En science, du superflus
 " Nous faisions tous carême.
 " Franc, jovial et craignant Dieu,
 " (O temps que je regrette !)
 " On croyait au curé du lieu
 " Sans croire à la gazette.
 " Et le soir, rentrés au logis,

“ Les enfants et le père,
 “ Chacun mettait pour le pays
 “ Un mot dans sa prière. ”

Grand père, ah ! grand père, à présent,
 C'est différent, c'est différent !

—
 “ Les bras des fils faisaient valoir
 “ La ferme paternelle,
 “ Tous savouraient dans le devoir
 “ La paix universelle.
 “ Filles,—garçons,—jeunes et vieux,
 “ Vêtus d'habits commodes,
 “ Ignoraient, dans ces jours heureux,
 “ L'esclavage des modes :
 “ Le luxe suivi des huissiers
 “ N'infestait point nos routes ;
 “ Nul ne craignait ces officiers
 “ Corbeaux des banqueroutes. ”

Grand père, ah ! grand père, à présent,
 C'est différent, c'est différent !

—
 Le bon vieillard nous dit parfois,
 Branlant sa tête blanche :
 “ Bientôt va s'éteindre ma voix
 “ Dans la tombe où je penche :
 “ Gardez, oh ! gardez dans vos cœurs
 “ Votre *Foi* toujours vive !
 “ Gardez votre *Langue* et vos *Mœurs*,
 “ Enfants, quoiqu'il arrive !
 “ A l'union des Canadiens
 “ Doit tendre votre vie :
 “ Jadis c'était de tous les biens
 “ Le seul digne d'envie ! ”

Grand père, ah ! grand père, à présent,
 C'est différent, c'est différent !

A la demande faite par l'un des directeurs du *Foyer Canadien*, à M. le grand-vicaire Laflèche, de vouloir bien contribuer, par sa collaboration, à combler le vide laissé dans notre recueil par la mort de M. l'abbé Ferland, voici la réponse que nous avons reçue, et qui ne manquera pas d'intéresser tous les lecteurs du *Foyer* :

EVÊCHÉ DES TROIS-RIVIÈRES.

17 Déc. 1865.

Mon cher Monsieur,

Si je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre du dix courant, c'est que j'étais absent, et qu'elle ne m'a été remise qu'hier. Je vois avec beaucoup de plaisir les efforts que vous faites pour augmenter encore la valeur du *Foyer Canadien*, déjà si précieux sous tous les rapports.

La mort de ce cher Monsieur Ferland a sans doute été une bien grande perte, en particulier pour cette publication, à laquelle j'ai toujours porté le plus grand intérêt ; je comprends qu'il est difficile de combler le vide qu'elle a fait. Je confesse donc franchement, et sans aucun effort d'humilité, que je suis complètement incapable de le faire.

Cependant pour faire preuve de ma bonne volonté à encourager, dans la mesure de mes faibles moyens, tout ce qui peut être utile à mes bien-aimés compatriotes, tout ce qui peut tourner à la gloire de notre cher Canada, telle que la publication du *Foyer Canadien*, j'accepte avec plaisir la proposition de votre comité. Il n'est pas besoin de dire que ma collaboration sera bien peu de chose : car outre la multiplicité de mes occupations journalières, la Providence ne m'a point taillé pour tenir une plume. Toutefois, il me sera peut-être possible de vous envoyer quelques récits des scènes de l'ouest, qui auront toujours pour eux l'avantage de leur étrangeté.

L'augmentation que vous allez donner au *Foyer*, contribuera beaucoup, je l'espère, à en répandre la circulation, et je ferai ici de mon mieux pour y contribuer.

En vous souhaitant le plus grand succès dans cette œuvre patriotique,

Je demeure bien cordialement, cher Monsieur,

Votre tout dévoué serviteur,

M. l'abbé H. R. CASGRAIN, }
Québec. }

LOUIS LAFLÈCHE,
Prêtre.

LE FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

publié dans l'intérêt exclusif de la littérature, par une association de littérateurs canadiens,—paraissant régulièrement le 15 de chaque mois.

PRIX DE L'ABONNEMENT: dix chelins par année, ou cinq chelins par semestre, rigoureusement payable d'avance. L'abonnement date du 1er janvier de chaque année.

AGENTS DU "FOYER CANADIEN."

Québec: MM. Garant et Trudelle, Haute-Ville.

Montréal: MM. Fabre et Gravel: J. B. Rolland et fils.

On peut aussi s'abonner en s'adressant directement par lettre (**enregistrée et affranchie**) "Au Gérant du FOYER CANADIEN, Québec."

☞ Nous attirons l'attention du public sur le fait que toute personne qui envoie au Gérant neuf abonnements pour l'année, (c'est-à-dire \$18) a droit au dixième *gratis*.

On peut se procurer la collection complète du FOYER CANADIEN, avec les *primes* en s'adressant au GÉRANT. Prix de la collection entière, y compris l'abonnement pour 1866, \$5. En tout, neuf volumes, cette année terminée.

Les abonnés du FOYER CANADIEN, pour l'année 1865, continueront à recevoir les livraisons des *Chansons populaires du Canada* qui restent encore à publier pour former le volume de prime de 380 pages promis aux abonnés. Par suite des dérangements causés par le transport de l'imprimerie de M. Desbarats à Outaouais, ces livraisons ne paraîtront que dans le cours de février ou mars prochain.

Toute lettre non affranchie est invariablement refusée.